Lignes de crêtes

ISSN 0294-0531

Janvier - Février - Mars 2009
8 €

n° 2 Vulnérabilités

Partie Prenante

Métier
Église et Foi
Société
Et ailleurs ?
Vie culturelle
Vie de l'association

Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien et non cotisants	35 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €.
Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :
Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Institution – instituer
- Laïcité, vivre ensemble
- Professionnalisation

Photo de couverture : Simone Fischer

Sommaire

Éditorial ..... p 3
Vulnérables... à la suite de... (Daniel Moulinet) ..... p 4

Métier

Les savoirs des Petits... (Anne-Marie Kervinio) ..... p 5
Soutien en maternelle (Odile Désire) ..... p 6
Les réformes vécues à l'école... (Claire Carton) ..... p 6
Ça bouge à l'Université (Isabelle Tellier) ..... p 7
Les danseuses de... (C. Lambert, C. Laprugne) ..... p 8
Entendu à Bayeux ..... p 9
Savoir se ménager pour tenir (Sylvie Blanchet) ..... p 10
Brèves... de salles des profs... (Cathy Réalini) ..... p 14
Enseignant-chercheur (Isabelle Tellier) ..... p 15
Supplique du travailler pauvre (De Moacir) ..... p 16
La vulnérabilité comme vertu... (Agata Zielinski) ..... p 17

Église et Foi

Ouvrir à l'espérance (Jeannine Fringant) ..... p 23
Un Dieu bien plus grand... (G. et P. Davienne) ..... p 24
Chemins bibliques de fragilité (Isabelle Carlier) ..... p 27
J'ai excommunié Benoit XVI (Gérard Bessière) ..... p 31

Société

Avec RESF (Sylvie Blanchet) ..... p 32

Et ailleurs ?

Etre enseignante au Chili (I.D.N) ..... p 34
La gestion du stress (Rosalinda Francia) ..... p 35
Vie professionnelle, vie privée (W. & M. Friese) ..... p 37
Des convictions... (Wolfgang Ranke) ..... p 40
Sens du développement (Michèle Bourguignon) ..... p 40

Vie culturelle

Lu, Vu, Entendu ..... p 41
Dialogue interculturel (Claude Ollivier) ..... p 44

Vie de l'association

Daniel Moulinet, premier aumônier de CdEP ..... p 45
Sessions d'été ..... p 45
Rapport d'orientation ..... p 46
Rencontres locales
* Marseille ..... p 47
* Paris ..... p 48
* Saint Étienne ..... p 49

Iconographie

Vulnérabilité (Christine Pellistrandi) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Drecteur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 1109 G 81752 du 8 novembre 2007
Imprimeur INDICA - 24-26 rue de l'Industrie 92400 Courbevoie

Éditorial

“Il y a des gens dont les convictions généreuses ne font pas long feu. Il faut savoir les alimenter au quotidien“, nous disait Sylvie Blanchet à Bayeux fin août 2008.

Ces convictions, les jeunes enseignants préparant la “session d’actifs“ n’en manquaient pas. Et c’est à leur initiative que le thème choisi fut l’équilibre entre vie professionnelle, engagements et vie privée. Choix fait en 2007 alors que des projets de réforme dans l’Éducation Nationale, certains annoncés dès 2003, se concrétisaient et fragilisaient le monde enseignant. Deux ans plus tard, une crise économique ne fait que renforcer le sentiment de vulnérabilité et élargir les craintes de beaucoup.

Ce deuxième numéro de *Lignes de crêtes* porte la volonté d’aider à inventer des solutions, même modestes, à trouver l’équilibre espéré. Il part de questions loin d’être ouvertement abordées dans l’institution scolaire : la fatigue professionnelle, la difficulté de se renouveler au cours de quarante ans de carrière. Les panneaux réalisés en ateliers au début de la session (vous pouvez en voir en page 4 de couverture) comprennent tous par exemple un ordinateur, symbole de renouvellement comme de remise en cause : moyen de se décentrer dans la classe, outil intéressant, valorisant ou angoissant selon les gens et les circonstances, et cependant chronophage ; lien utile mais parfois aliénant quand l’inspecteur ou le conseiller pédagogique n’hésite pas à envoyer un rappel à onze heures le soir ou cinq heures du matin !

Quand le credo actuel de la société pousse à être des battants, non des “fonctionnaires rassis“, quitte à refuser ou évacuer tout questionnement, comment assumer cette exigence affirmée en réunion de CdEP : *“Si on sort la difficulté scolaire de l’école ordinaire, si on l’en exclut, l’école publique n’a plus lieu d’être“ ? Si “c’est le refus de reconnaître problèmes et questions qui démolit“*, s’il est *“vital de savoir préserver la bienveillance, car quand on l’a perdue, on ne travaille plus bien“*[1], alors santé physique, travail d’équipe et passion entretenue sont importants.

Dans une société plus orientée vers le loisir et la satisfaction de besoins privés, la question de la vulnérabilité assumée est aussi fondamentale pour l’engagement et le bénévolat. “*Aujourd’hui les gens vivent trop dans la crainte. Crainte de ne plus avoir de travail, de moyens, de vieillir, d’être malade, d’être attaqué ou… constamment contrôlé. Forcément, au boulot, ils travaillent pour l’argent, individuellement. Rarement pour être ensemble… On risque de n’être ensemble que dans le malheur… Or ce qu’on fait ensemble dans un groupe, on ne le ferait pas forcément individuellement*“[2].

Il a été dit à Bayeux qu’il fallait penser le travail en équipe autrement que comme “moyen de survie”. Pour ne pas être fardeau ou temps perdu, il nécessite d’être préparé, construit, théorisé. Il est à penser avant tout comme outil de réussite, pour le jeune en situation d’élève comme pour l’adulte dans son travail et ses engagements.

C’est pourquoi nous sommes reconnaissants à Sylvie Blanchet de nous avoir aidés, sans crainte d’évoquer ses propres vulnérabilités, à prendre en compte “la bonne hygiène de soi de l’enseignant” ; et à Agata Zielinski de nous permettre de creuser la différence fragilité - vulnérabilité, et d’y trouver du sens, en particulier grâce au regard d’Emmanuel Levinas.

Mireille Nicault
Février 2009

1) Sylvie Blanchet
2) Extraits d’une interview de Josiane Balasko

Vulnérables...
à la suite de Jésus et de Paul

Dans un monde qui apparaît souvent dur et inhumain, ne conseille-t-on pas de “se blinder si l’on veut survivre” ? Et nous faisons l’apologie de la vulnérabilité, non pas subie, mais choisie ! N’est-ce pas une forme d’inconscience, que de se livrer sans armure aux coups de l’adversaire ? Mais voilà, “l’autre“ doit-il être considéré comme un adversaire, ou comme un frère ? Dans la *Psychomachie* du poète latin Prudence, c’est la foi qui est représentée comme courant au combat sans armure. Le choix de la vulnérabilité n’est-il pas un acte de foi, une forme de pari sur la confiance ?

Certes, il y a un risque, pas négligeable, que l’autre ne soit pas prêt à entrer dans ce “rapport de mutualité“ de la vulnérabilité. Que l’enseignant vienne à dire : “Je ne sais pas“, qu’il apparaisse hésitant dans l’exercice de son pouvoir, dans ses options, cela ne sera-t-il pas déstabilisant pour son interlocuteur – l’élève ou l’inspecteur – qui le percevait comme “droit dans ses bottes“, dans les domaines du savoir ou du pouvoir ?

Et pourtant, paradoxalement, il arrive que la vulnérabilité de l’un “touche l’autre“, révèle chez lui une connivence qu’on n’attendait pas, le fasse apparaître lui aussi comme vulnérable et conduise les interlocuteurs à communier dans une vulnérabilité reconnue et acceptée.

Toute une vision de l’homme est en jeu dans cette attitude. Loin d’exalter le surhomme, la Bible ne voile pas la faiblesse de la créature (*Je suis un homme faible, dont l’existence est brève*, Sg 9,5), qui met sa confiance en Dieu, *refuge pour le faible* (Za 12,8).

Saint Paul a traversé cette expérience de la vulnérabilité. Tout autant formé à la foi juive qu’à la culture grecque, il est arrivé devant l’Aréopage avec son savoir, avec la cuirasse de l’art rhétorique. Et c’est l’échec qui l’atteint dans la conscience même qu’il a de sa mission. C’est désarmé dans sa foi qu’il se présente aux Corinthiens. Et les cœurs s’ouvrent au message du Christ. Aussi peut-il leur écrire : *Ce qu’il y a de faible dans le monde, voilà ce Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort* (1 Co 1,27). Paul refuse toute superbe et choisit l’humilité de l’amour qui se propose : *Qui est faible, que je ne sois faible, qui vient à tomber, qu’un feu ne me brûle ? S’il faut se glorifier, c’est dans mes faiblesses que je me glorifierai* (2 Co 11,29-30).

C’est dans sa vulnérabilité et dans sa vérité que le Christ nous apparaît dans la scène du retour de Lazare à la vie (Jn 11). Il est profondément touché par le chagrin de Marie et des juifs présents, au point qu’il pleure avec eux, suscitant les interrogations de certains : *Ne pouvait-il pas faire que Lazare ne meure pas ?* Ils attendent une manifestation de pouvoir, mais, en réponse – saint Jean insiste –, c’est une immense compassion qui envahit Jésus. Se révèle alors ce qui fait le cœur de son identité : cette relation filiale à l’égard de Dieu qui le conduit à se tourner vers lui avec une confiance absolue et à appeler Lazare à revenir au jour, demandant dans la prière que ce retour conduise aussi les assistants à entrer dans la lumière de la foi.

Daniel Moulinet
Allier

Vous trouverez dans cette rubrique “Métier” de nombreux témoignages sur les questions d’actualité touchant divers niveaux de l’Éducation dans notre pays.

Ces questionnements et remises en cause sont particulièrement source de “Vulnérabilités“ pour les personnes comme les équipes impliquées dans une éducation au service de tous. Les contributions de Sylvie Blanchet et Agata Zieliinski nous aideront à garder force et distance au fil du quotidien.

“Les savoirs des Petits ne sont pas de petits savoirs”

Dans son témoignage, Anne-Marie Kervinio reprend des citations de Philippe Meirieu *Lettre à un jeune professeur* (numéro 1 de *Lignes de crêtes*).

Cette année, à l’école maternelle :

Suppression du samedi matin !

N’ayant pas ou peu d’élèves, le samedi était l’occasion de se réunir, de se parler, de rencontrer les parents, le tout dans une atmosphère plus calme qu’en semaine. Nous tenons à garder des samedis travaillés pour les réunions de parents, la remise des livrets, la fête de Noël et celle de fin d’année scolaire.

Suppression des RASED !

Nous avons organisé le soutien des élèves en difficulté les mardis et jeudis de 16 h. 30 à 17 h. 15. Le goûter avec les enfants est l’occasion de se retrouver entre enseignants, de pouvoir se dire enfin bonjour tellement nous sommes pris par nos classes.

Avec le petit groupe d’enfants, nous avons joué à la marchande et à des jeux de société. Les enfants qui avaient besoin d’acquérir de la confiance en eux n’ont plus besoin de soutien au 2ème trimestre. Ceux qui ont des difficultés de langage ont besoin surtout d’orthophonie.

RASED : Réseau d’Aides Spécialisées, aux Élèves en Difficulté

De nouveaux élèves viennent pour progresser en graphisme et nous proposons jeux dansés et peinture. Mais que dire de J. et R., deux enfants dont nous prévoyons le maintien en grande section ? Impossible pour eux d’apprendre à lire l’année prochaine ! Nous sommes démunis face à leurs difficultés ; il leur faut un maître spécialisé qui les prenne en charge régulièrement, sur le temps scolaire... Nous attendons avec impatience la venue de la psychologue scolaire qui déclenchera le protocole de maintien dont la commission se réunit en avril !

Pour tous, enfants et enseignants, ce soutien rallonge la journée scolaire ; nous l’avons suspendu deux semaines avant les vacances de Noël, plus personne n’était efficace...

Où se trouve **“L’exigence de qualité - portée par le désir d’atteindre la perfection d’humanité - qui en tout distingue ce qui vaut“ ?**

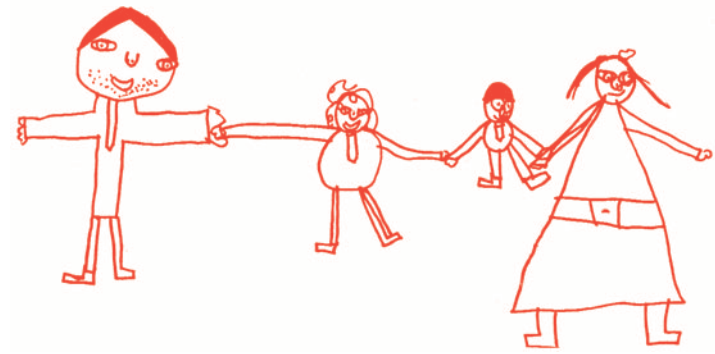
Suppression de la Petite section !

Cette année, nous avons accueilli à la Toussaint, cinq enfants, dits Tout-Petits, nés début 2006. La liste d’attente est pleine. L’inspecteur nous a assuré que la Petite section (enfants de 3-4 ans) n’est pas menacée ; jusqu’à quand ?

Ce serait bien dommage que les inégalités se creusent encore plus avant l’école ! Mais de mon point de vue, là où je travaille, en zone banale, je ne défends pas l’accueil des Tout-Petits ; je pense que l’enfant doit être suffisamment mature, avoir trois ans, pour tirer profit de la vie de la classe avec vingt-neuf copains.

“Nous vivons tous dans un écart, difficile à accepter, entre notre idéal et notre quotidien”.

Anne-Marie Kervinio
Val-de-Marne



Soutien en maternelle

Institutrice à Nanterre, dans une école maternelle classée en REP (Réseau d'Éducation Prioritaire), je travaille en Grande Section avec 25 élèves. Les difficultés sociales des familles que nous côtoyons sont nombreuses.

Depuis cette année, la réforme de l'enseignement est mise en place. Cinq modules de soutien ont lieu de 8 h. 20 à 8 h. 50 tous les matins devant quelques élèves. Les modules sont du 13 octobre au 25 novembre 2008, puis du 4 décembre 2008 au 20 janvier 2009, puis du 2 février au 24 mars 2009, puis du 6 avril au 26 mai 2009 et enfin du 4 juin au 26 juin 2009.

À cette époque de l'année, je ne peux me fonder que sur les deux premiers modules pour faire un bilan.

Ce qui a été positif, c'est que quelques élèves ont fait des petits progrès grâce à cette mise en place d'un temps spécifique pour eux.

Ce qui a été plus négatif, c'est que cette réforme ne suscite pas l'adhésion globale des familles. Très peu de parents ont mis leur enfant régulièrement. C'est plutôt un échec. Sur une vingtaine d'enfants inscrits, une dizaine d'enfants est venue. Cela complique la vie des parents. Personnellement, je pense que dans les années à venir, cela ne pourra pas continuer de cette façon.

Odile Désire
Val-de-Marne

Les réformes vécues à l'école primaire

Ce texte a été écrit avant les grandes manifestations des enseignants.

Nous, les enseignants du primaire, sommes abasourdis par des réformes menées sans aucune concertation, ni préparation, dans la hâte... ; souvent les enseignants les apprennent par les médias !

La suppression du samedi matin :

Elle ne s'imposait pas : il y a très peu d'absentéisme. Le samedi matin était un moment où on reprenait, pour les approfondir, des notions vues pendant la semaine. C'était aussi utile pour des manifestations où les parents d'élèves étaient invités.

Nous avons donc deux heures de moins par semaine pour mener à bien un programme qui n'a pas été élagué.

Pour occuper les enseignants pendant ces deux heures, on leur a demandé d'organiser un soutien aux élèves en difficulté. Chaque école doit "se débrouiller" pour l'organiser, en lien avec les mairies, ce qui occasionne beaucoup de problèmes : cantine, retour en ramassage scolaire....

Les mairies des communes rurales se sont plaintes de ces charges nouvelles. Le ministre leur a dit : "Débrouillez-vous !" On sait très bien que les élèves en difficulté ne sont pas du tout la préoccupation du Ministère de l'Éducation Nationale.

Plus grave : on fait passer l'idée que l'aide aux élèves en difficulté doit se faire hors de la classe ! Ces enfants sont stigmatisés, et doivent rester une demi-heure de plus à l'école alors que ce sont les plus fatigables !

Les nouveaux programmes :

Mensonges et mensonges

- avec deux heures de moins, il faut faire autant de français et de math, donc moins d'histoire, de géographie, de sciences, d'art plastique, de musique...
- les programmes sont définis par année. On ne peut se concerter par cycle.
- c'est le grand retour à l'école de nos grands-parents. On a oublié de nous fournir la blouse grise ! On nous demande de retourner à la leçon suivie des exercices d'application. Finies les découvertes par l'enfant, l'observation de la langue, la manipulation... Les élèves doivent appliquer des règles, et non plus comprendre !

Mensonges et contre-vérités sur l'école maternelle :

Les enfants n'y sont admis que propres : les enseignants n'y changent pas les couches, contrairement à ce qu'a dit notre ministre ! ! !

L'école maternelle est essentielle pour apporter aux enfants de familles défavorisées les bases nécessaires aux apprentissages scolaires. Il ne faut pas la supprimer, ce que nous redoutons.

Atteinte au droit de grève :

1 - les enseignants doivent prévenir l'administration 48 heures à l'avance
2 - ils doivent prévenir les familles (ce qui se faisait déjà)
3 - les mairies doivent organiser un accueil des élèves.

Les RASED sont en danger :

Ces Réseaux d'Aide et de Soutien aux Élèves en Difficulté sont constitués d'enseignants spécialisés qui viennent chercher pendant la classe les élèves en difficulté, pour les épauler dans les apprentissages de base.

Il n'y a plus de proposition de stages de formation continue.

C'est grave.

Nous, les enseignants, nous sommes dans la déprime d'exercer un métier auquel nous croyons, d'une façon qui ne forme pas des enfants actifs, réfléchis, mais des enfants passifs et exposés à la compétition les uns contre les autres.

Nous sommes déprimés d'être sans cesse dévalorisés, suspectés d'être "tire-au-flanc". On doit maintenant noter toutes les heures que l'on fait en dehors de la classe : réunions, rencontres avec les parents, les services sociaux... Le Ministre ne va pas en revenir !

Claire Carton
Revue *Lien* 3 novembre 2008
Nancy

Ça bouge à l'Université

Á l'heure où j'écris ces lignes, je ne connais pas encore l'issue du conflit qui oppose les universitaires à leur chère ministre. Je suis en grève depuis plus de trois semaines, je n'assure qu'une partie de mes enseignements (ceux qui s'adressent aux étudiants qui partent en stage en avril), j'ai défilé dans la rue quatre fois et assisté à une multitude d'assemblées générales.

Peut-être mal comprises au début, les motivations des grévistes commencent à être de mieux en mieux relayées par les médias. Elles concernent trois points fondamentaux : la réforme du statut des enseignants-chercheurs, les suppressions de postes dans les universités et le nouveau calcul des moyens qui leur sont alloués, la "masterisation" du recrutement des enseignants du primaire et du secondaire. Reprenons brièvement ces points.

Le projet de décret (actuellement déjà bien mal en point) concernant **le statut des enseignants-chercheurs** prévoyait de "moduler" leurs services d'enseignement en fonction de leurs activités de recherche, et ceci à la discrétion du président de leur université, seul maître à bord depuis le passage de la loi LRU dite aussi "loi d'autonomie des universités". L'idée n'est probablement pas de retirer des heures aux chercheurs performants, mais plutôt d'en ajouter à ceux dont la recherche marque le pas. Certes, il y en a, j'en connais, mais j'en connais très peu qui ne compensent pas un moindre investissement en recherche par un engagement pédagogique ou administratif accru (quand ce n'est pas ce dernier qui est à l'origine de l'autre, d'ailleurs). L'enseignement serait donc la punition des mauvais chercheurs, surtout de ceux qui ont la malchance d'enseigner une discipline où les besoins ne sont pas tous pourvus - surtout en tenant compte du fait que de nombreux postes sont supprimés -, ou qui manqueraient d'appuis à la direction de leur université ; on voit les effets du "fait du prince" à l'échelle du pays... Ce n'est sans doute pas ainsi qu'on va les remettre en selle.

Le nœud du problème, en fait, c'est **le manque chronique de moyens** attribués aux universités, malgré les bonnes intentions officielles affichées par le ministère. Certes, certains crédits nouveaux leur sont alloués, mais ils ne suffisent même pas à compenser les nouveaux frais qui leur incombent du fait de leur toute nouvelle "autonomie". Je connais une grande université de la région parisienne qui, pour assurer la gestion des fiches de paie de son personnel, doit maintenant la sous-traiter (moyennant finance bien sûr) auprès du service de l'État qui s'en occupait auparavant... Avec la LRU, ce que chaque université recevra dépendra désormais de son "efficacité", évaluée par de savantes et obscures pondérations. Quelques-unes (les dix heureuses gagnantes du "plan campus") seront favorisées aux dépens de toutes les autres. Mais toutes devront faire avec moins de personnels, à charge pour elles de gérer la pénurie comme elles le pourront.

Enfin, le projet de remplacer la **formation** dispensée dans les **IUFM** par des **filières universitaires** de niveau bac+5 (les "masters") ne serait pas nécessairement mauvais en soi s'il n'était pas monté dans une précipitation incroyable et ne s'accompagnait de la suppression de l'année de stage en situation (et rémunérée) prévue après succès au concours. Et que deviendront les bataillons d'étudiants titulaires d'un master d'enseignement de leur discipline mais pas reçus à leur CAPES ou agrégation ? Des vacataires corvéables à merci...

Pour attiser les rancœurs, le président de la République a prononcé fin janvier devant le gratin de la recherche française un **discours indigne et méprisant** qui a suscité une réprobation unanime, y compris de la part de ceux qui, initialement, soutenaient ses projets de réforme (il est très facile d'en voir les pires extraits sur Internet ; on en trouve aussi de nombreuses et édifiantes analyses critiques).

Ce qui me choque dans l'ensemble de ce dispositif, c'est qu'il modifie **l'esprit d'indépendance et de service public** auquel les universitaires sont si attachés : au lieu de chercher à compenser les inégalités (tant au niveau national, entre universités, qu'au niveau local, entre les personnels d'une même université), le ministère se charge au contraire de les mettre en avant et de les exacerber. A-t-on assez remarqué que les universitaires ne manifestent même pas pour leurs salaires, pourtant dérisoires au vu de leurs qualifications ? Ce qui leur tient à cœur, c'est autre chose...

Isabelle Tellier
Loiret

Quelques sites Web pour vous informer :
- site de l'association la plus en pointe dans le débat sur la LRU
- site de la « Coordination Nationale des Universités », née plus récemment
- site d'un des blogs qui relaie le mieux toutes les actions en cours : http://sciences.blogs.liberation.fr/home/politique/
- sites d'universitaires en lettres qui rendent compte des débats :
http://www.fabula.org/actudebats.php
http://www.nonfiction.fr

Les danseuses de l'enseignement

C'est désormais une évidence : la mission de Titulaire sur Zone de Remplacement est de moins en moins un statut choisi par les enseignants. Il est le plus souvent subi par les néo-titulaires ou des collègues dont le poste a été supprimé. L'enseignant TZR est donc un enseignant à part entière, dont les compétences ont reçu la même validation que celles des autres enseignants. Il est affecté sur une zone de remplacement à titre définitif, et effectue des suppléances de durées variables selon les besoins de l'académie. Même si chaque situation est très particulière, être TZR entraîne de nombreuses contraintes, et on constate une vraie dégradation de la mission ces dernières années

* Dans de nombreuses académies, les zones de remplacement se sont élargies et la note de service n°99 – 152 du 7 octobre 1999 stipule que "les intéressés peuvent être amenés à intervenir au sein d'une zone limitrophe à leur zone d'affectation" ce qui signifie par exemple qu'un collègue, rattaché administrativement dans le département "central" de l'académie, dans une discipline dont la zone est départementale, peut être amené à enseigner n'importe où dans l'académie. De même, certains TZR se retrouvent à enseigner sur deux, trois, voire quatre établissements.

* Même dans ces conditions, les délais de préparation laissés à l'appréciation des chefs d'établissement sont souvent très courts : au mieux, il s'agit de quarante-huit heures ; au pire, de quelques minutes quand la suppléance a lieu dans l'établissement de rattachement du TZR. Les textes restent très flous sur ce point, et aucun délai légal n'est spécifié. Paradoxalement, l'administration envoie très tardivement les arrêtés d'affectation, une pièce administrative pourtant essentielle afin d'être couvert légalement au sein de son établissement, et qui pour les TZR, revêt une importance capitale pour faire valoir ses droits, notamment le versement de l'ISSR (Indemnités de Sujétion Spéciale de Remplacement).

* En outre, les ISSR n'ont pas été augmentées depuis de nombreuses années et un collègue affecté à l'année dans son établissement de rattachement ne peut prétendre à leur versement... ce qui fait réfléchir sur la prétendue cupidité du TZR !

La situation apparaît inextricable, et l'on craint de voir les missions se pérenniser : en effet, depuis 2004, dans de nombreuses académies(1), aucun point de bonification n'est attribué aux TZR (contre 20 points par an précédemment) et les points acquis avant 2004 ont été définitivement supprimés au mouvement 2008 (certains collègues perdant jusqu'à plus de 200 points !). C'est ainsi que les possibilités d'obtenir un poste fixe se restreignent nettement, alors que la difficulté de la tâche augmente. Passer, en une seule année scolaire, de l'enseignement en classe de BTS à celui en classes de 6ème et de 5ème, avant de devoir découvrir les spécificités de l'enseignement professionnel ; reprendre les fonctions de professeur principal une semaine avant les conseils de classes, ou les projets laissés par les collègues absents ; s'adapter à la politique de chaque établissement (en termes de sanctions, de suivi des élèves) le plus rapidement possible ; courir chercher – et acheter – les manuels scolaires ; trouver un logement pour assurer une suppléance très loin de son domicile, ou parcourir 200 kilomètres pour aller travailler...

(1) Les académies de Créteil et Versailles ont conservé les attributions des points de bonification. Après une mobilisation des collectifs et des syndicats, les académies de Lyon et de Rennes ont récupéré tout ou partie des points.

tout cela suppose une charge de travail considérable, de nombreux frais et une fatigue aisément compréhensible. De plus, en termes de progression de carrière, il faut reconnaître que les inspections se font attendre très longtemps, les IPR recevant parfois les arrêtés d'affectation une fois la suppléance terminée. Enfin, d'un point de vue administratif, les TZR se retrouvent évalués par un chef d'établissement qui ne les a parfois pas vus d'une année scolaire. Que penser de l'appréciation : **"TZR. N'a pas exercé dans l'établissement. Maintien de la note" ?**

Lorsqu'on impose à des enseignants de telles conditions de travail, hélas des plus classiques[2], comment imaginer qu'ils puissent exercer convenablement et mener à bien des projets pédagogiques avec leurs classes ? Les "danseuses", comme sont parfois appelés les TZR, ont souvent mal aux pieds et s'inquiètent de toutes les cassures apportées au statut de titulaire...

Pour pallier ces difficultés, pour partager les questionnements pédagogiques et administratifs, pour rompre l'isolement souvent inhérent à leur mission, les TZR se sont organisés en collectifs, relayés par des forums de discussion :

→ forum unitaire, regroupant des collègues de toute la France.

→ tzrauvergne.infodiscussion.net : créé par des collègues auvergnats, ce forum est ouvert à tous les TZR et à tous ceux qui sont intéressés par les conditions des missions de TZR.

Christelle Lambert
Clarisse Laprugne
Allier

(2) Nous n'insisterons pas ici sur les arrêtés d'affectation antidatés, ne permettant pas de prétendre au versement de l'ISSR, sur les activités entre deux remplacements, sur les affectations dans une autre discipline que celle de recrutement, sur le mépris de la fameuse "prise en compte des contraintes personnelles" par les Rectorats...

Entendu à Bayeux

"Depuis que je ne rêve plus de la classe parfaite, je me sens mieux".

"Il faut peut-être avoir été soi-même un enfant qui aurait aimé être regardé différemment pour comprendre les enfants en difficulté..."

"Il est très difficile de travailler dans une institution en laquelle on n'a pas confiance..."

"Il est très difficile d'avoir des ressources d'adaptation collective. Chez nos responsables hiérarchiques, il faut prendre ce qui vient".

"Il faut bien savoir qu'on ne gère pas son temps ; il passe - malgré nous. Au mieux, on peut "gérer" sa vie, mais il y a beaucoup d'éléments qu'on ne maîtrise pas".

"Il y a une différence entre "faire la classe" et "faire des leçons dans une ou plusieurs disciplines".

"Faut-il se donner à la chose publique ou simplement s'y prêter ?"

"La liberté pédagogique est sans cesse rappelée dans les textes. Son appréciation personnelle est largement prédominante. Cette liberté est un cadeau qu'il faut savoir apprécier à sa juste valeur. Mais c'est aussi un fardeau : on a l'obligation d'opérer seul ses arbitrages. On n'attend pas l'avenir comme on attend le train, on le fait".

"Quelle règle dégager pour définir le bon enseignant en équilibre entre ce qu'il doit à lui-même et ce qu'il doit à l'institution ?"

"Il ne faut pas craindre d'aller dans les recoins des maisons où on ne va pas toujours, d'y ôter quelques toiles d'araignées".

"Ce métier nous fait grandir énormément ; il est difficile, mais c'est un vrai chemin".

"Il y a une soif, autre chose que métro/boulot/dodo/fric/piscine".

"Ce besoin du monde moderne de se confier parce qu'il n'y a pas de lieux pour parler".

"Cela apaise d'avoir des groupes où on peut se formuler. Si on est apaisé, moins dans l'étouffement, on peut alors mieux reconnaître aux collègues leur couleur et leur rythme à eux".

"L'institution est défaillante à l'égard des jeunes collègues. Il faut qu'ils puissent trouver ce que nous avons trouvé".

Savoir se ménager pour tenir

Qu'est ce qui nous fait tenir quand on a un travail psychiquement fatigant ? Qu'est ce qui nous fait craquer ? Qu'est ce qui fait que des gens perdent en route leurs convictions et basculent dans l'aigreur quand d'autres persistent à être convaincus du bien-fondé de ce qu'ils font ? Comment fait-on, au quotidien, pour se ménager et recharger ses batteries ? C'est une alchimie compliquée, sans doute très variable d'une personne à une autre. J'ai pour ma part souvent peur, dans les moments de lassitude, de perdre ce que j'appelle le "feu sacré", ce feu sacré qui me permet d'avoir envie d'aller travailler le matin... C'est donc une question qui mérite qu'on s'y arrête !

Trajectoire

Actuellement et depuis une dizaine d'années, j'ai une fonction de ré-éducatrice en RASED sur un secteur urbain très populaire, en grande partie classé ZEP. Au cours de ces dernières années : passage de quatre à deux ré-éducatrices. J'exerce donc sur quatre groupes scolaires, soit huit écoles primaires et maternelles.

La fonction du ré-éducateur chercher à nouer un lien privilégié avec des enfants "normaux" mais qui peinent à trouver leur place à l'école et/ou qui n'entrent pas dans les codes de comportement "attendus" (instables, agressifs, trop peu autonomes, peu confiants en eux, trop préoccupés pour être disponibles pour apprendre, peu concernés par l'école et/ou la culture française, porteurs de traumatismes...). **À mon sens, c'est d'abord la qualité du lien qui peut aider les enfants à franchir le pas. Mon métier requiert donc beaucoup moins de technicité (je ne suis pas psychothérapeute) que d'attention, de disponibilité... de cœur !**

Travail également avec les collègues enseignants : ce sont eux qui ont les enfants tout au long de la semaine... Ce sont eux qui font le plus gros du travail ! Il est donc indispensable de beaucoup échanger avec eux, de croiser nos regards.

Travail avec les familles, ce qui requiert aussi des efforts d'ouverture et de disponibilité : il faut faire la démarche d'aller au-devant d'elles, de créer un lien de confiance, de saisir leurs logiques et leurs approches éducatives... Beaucoup ne sont pas d'origine française, l'école française ne leur est pas toujours familière, une certaine méfiance existe parfois.

Mon travail est donc nettement différent de celui de la classe. Il est sans doute moins fatigant mais il requiert du dynamisme et beaucoup de disponibilité au plan psychologique... En ce sens il peut être usant, d'autant que les situations "lourdes" ne sont pas rares : parents dépressifs, à la dérive ou porteurs de traumatismes lourds ; précarité matérielle ; situations très incertaines (familles sans papiers, qui ne savent pas de quoi le lendemain sera fait) ; familles en rupture vis à vis de la société française... Elles ne sont certes pas la majorité, mais les situations inextricables absorbent beaucoup d'énergie !

Coups de blues

Deux au cours de l'année 2007-2008.

Le premier a eu lieu en octobre, à la suite des synthèses de signalement de début d'année scolaire : inventaire, dans chacune des écoles, des enfants en échec et/ou allant mal... La liste est longue et beaucoup de noms sont archi-connus... Sentiment d'échec et d'impuissance, d'usure et d'épuisement : sentiment de vider la mer avec une petite cuillère, très grande fatigue ! Je comptais sur les congés d'octobre pour me remettre... Aucune amélioration... Jusqu'à ce que je comprenne que ma thyroïde devait y être pour quelque chose ! Après adaptation du traitement, retour d'une certaine énergie et sentiment d'être à même de pouvoir faire face : même si l'on n'est pas assuré de réussir, il faut essayer !

Moralité : il faut être en bonne santé !

RASED (Réseau d'Aides Spécialisées aux Élèves en Difficulté)

Troisième trimestre : réception de mon rapport d'inspection, où je lis que je suis découragée et que je dois prendre de la distance... Sentiment de n'avoir pas du tout été comprise. Sentiment que nos difficultés à exercer ne sont absolument pas perçues ni prises en compte. Sentiment de n'obtenir aucune reconnaissance pour un travail qui me semble, objectivement, assez dur... Doute quant à ma place au sein de cette institution ; sentiment d'avoir les jambes coupées ; envie de partir au plus vite à la retraite. À noter que beaucoup de mes collègues partagent ces sentiments et vivent très mal leurs relations avec leur hiérarchie.

Moralité : la responsabilité de la hiérarchie et l'image renvoyée par le corps social (notamment les médias) sont extrêmement importantes... On peut se sentir littéralement usé si on a le sentiment de n'être jamais reconnu ni gratifié, même si on aime par ailleurs son travail et même si on s'y sent à son aise ! Ceci me semble valable pour tous les métiers (cf. Serge Paugam ; cf. Alain Ehrenberg).

Perspectives

Actuellement, j'ai envie de trouver un poste un peu plus paisible (et j'aspire aussi à achever ma carrière !) ; il est donc probable que je quitte le secteur à la fin de l'année scolaire à venir :

♦parce que c'est usant ;

♦parce que j'ai le sentiment de n'avoir plus beaucoup d'empathie vis-à-vis des familles les plus "lourdes", dont j'ai suivi, sans grand résultat, tous les enfants les uns après les autres ;

♦pour me renouveler, découvrir d'autres milieux sociaux.

Mais j'ai, dans le même temps, une forte appréhension à l'idée de partir :

♦parce que je crains de ne pas retrouver ailleurs la même passion ; parce que je crains de m'ennuyer ;

♦parce que je crains de ne pas retrouver un travail d'équipe d'aussi bonne qualité ;

♦parce que je crains de ne pas me sentir autant à ma place, autant en phase avec un secteur ;

♦parce qu'enfin j'ai noué avec bon nombre de familles des liens très privilégiés et parce que j'aurai de la peine à penser que je les perdrai de vue.

Tout cela est donc très ambivalent, comme sans doute tous les sentiments humains. Il s'y mêle beaucoup d'affects. Ce n'est pas affaire de "plan de carrière", ça ne se "gère" pas comme un plan comptable... Il ne faut pas, à mon sens, nier ces affects ni les minimiser ; il faut en revanche essayer de les décortiquer pour savoir un peu où l'on en est, ce qui nous motive ou ce qui nous épuise.

Au jour le jour, se préserver

Je ne pense pas qu'il y ait des recettes : je crois assez peu aux techniques pour rester zen (si elles marchaient vraiment, on n'en parlerait pas tant !). La manière dont la fatigue se manifeste et la manière de la traiter sont différentes chez chaque individu... Ce qui signifie qu'il faut moins chercher des recettes universelles qu'essayer de se connaître, de manière à être capable de garder un œil sur soi-même, et de rectifier la direction quand on sent qu'on approche du fossé.

Quelques règles d'hygiène quotidienne à adapter selon son mode de fonctionnement propre :

♦s'obliger à des moments de rupture... Les enfants ont besoin de fiches pédagogiques bien pensées mais ils ont aussi besoin, à mon sens, d'adultes qui ne soient pas toujours stressés. Être à peu près reposé le matin me semble indispensable dans ce métier ; donc il faut savoir lever le pied sur les préparations !

♦repérer ce qui fait du bien, ce qui délasse : jardin, ciné, marche, tricot ou piscine, peu importe, mais il est bon que chacun sache ce qui est efficace pour lui permettre de décompresser.

♦repérer les signes d'alerte qui montrent que la machine est en surchauffe : irritabilité, insomnies, rêves autour du travail, douleurs erratiques... Tout cela montre que le corps et le psychisme en ont assez... Si l'on refuse de les écouter, ils devront crier plus fort !

♦garder la fenêtre ouverte sur d'autres choses : autres centres d'intérêt, autres liens sociaux, qui permettent de changer d'air et de s'aérer la tête. Dans le même ordre d'idées, éviter de ne côtoyer que des gens du même milieu professionnel : entendre d'autres histoires de lassitude permet de relativiser les siennes et de regarder les choses à la bonne échelle (sachant que, lorsque l'on est fatigué, on perd complètement cette notion d'échelle).

♦admettre, enfin et surtout, qu'il n'est pas anormal d'être affecté. Nous vivons dans une société très compétitive et très intolérante à toutes sortes de dysfonctionnements humains. Il faut être jeune, beau, joyeux et en bonne santé. Il faut "gérer ses affects", et il est de bon ton d'afficher un air resplendissant même quand on traverse une phase difficile. Tout se passe comme s'il était anormal d'être éprouvé par des événements pénibles, comme si ces événements devaient glisser sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard. Cette idéologie me semble très contre-productive (cf. Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle*) et

très douteuse au plan moral. Nier notre humanité, donc notre fragilité, donc nos doutes, c'est nier la meilleure part de nous- mêmes.

♦**en cas de choc, éviter de ruminer tout seul...** Parler permet de se ré-intégrer dans la société des hommes, parler soulage. Parler permet aussi, souvent, de mettre de l'ordre dans sa tête. Pour autant, il n'est pas indiqué de "gaver" son entourage avec ses soucis ! Une modalité peut être de s'échafauder une version tant soit peu cocasse de l'affaire qui nous remue et de la livrer, avec cet enrobage humoristique, à différentes personnes : on "videra son sac" mais on ne fera pas suer le monde ! L'étape suivante peut être la mise en forme (dessin, texte...) : les symbolisations de cet ordre peuvent aider à évacuer.

Sur le long cours

Je pense que l'on ne peut, sur le long cours, assumer un travail psychiquement usant que si l'on a en soi un moteur qui s'apparente à la foi ou à la conviction idéologique : que si l'on a la volonté de s'engager, que si l'on croit qu'on peut, voire qu'on doit, essayer d'influer sur le cours des choses... On rejoint là la notion de vocation. Je dirais qu'il faut se sentir à sa place et être convaincu d'avoir un rôle à jouer. Cela ne se pose pas nécessairement, particulièrement aujourd'hui, sur le terrain politique ou religieux : très peu de mes collègues sont croyants et encore moins, curieusement, sont militants politiques. Il y a néanmoins chez eux une fibre humaniste qui souvent leur fait dire "je préfère travailler avec ces enfants-là parce que les autres, ceux auxquels la vie a tout donné d'emblée, n'ont pas grand besoin de moi".

Moralité : il y a tout de même, dans l'engagement dans ce travail, une part de conscient et de rationnel !

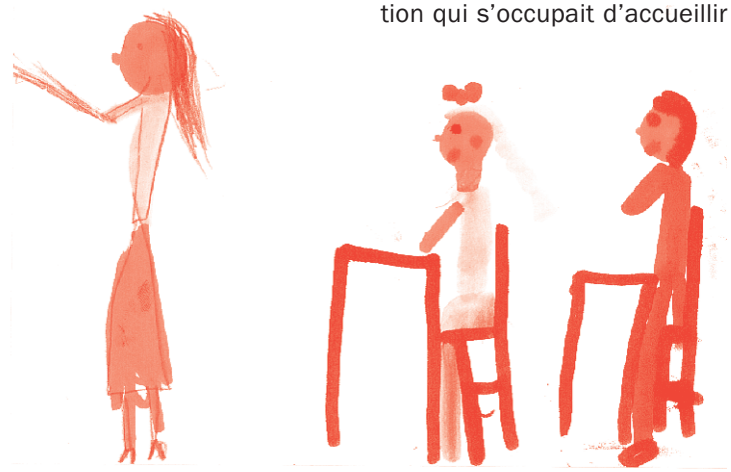
Ceci étant, la raison seule ne mène pas l'homme... Il ne suffit donc pas d'être convaincu du bien-fondé de sa tâche pour parvenir à la mener à bien ! Il est à ce titre très important de ne pas bouder ni sous-estimer les gratifications que l'on reçoit... Il m'arrive de recevoir des petits cadeaux ; il est fréquent que des mères, à la rentrée de janvier, viennent m'embrasser pour me souhaiter la bonne année... Il ne faut pas sous-estimer tout cela : ce sont des moments de bonheur qu'il faut songer à savourer... On a aussi le droit, de temps en temps, d'être satisfait de soi-même ! Exemple : je repense à une période, il y a quelques années, marquée par des grosses difficultés avec plusieurs familles... Je me sentais vidée et découragée, j'avais le sentiment de n'arriver à rien, jusqu'au moment où j'ai été assez lucide pour reprendre la liste des enfants que je suivais et pour examiner où j'en étais pour chacun d'eux... Je me suis alors aperçue que les difficultés ne concernaient qu'un très petit nombre d'entre eux, qu'avec la très grande majorité tout se passait bien !

Moralité : ne pas oublier de regarder aussi ce qui va bien et d'être fier de ce que l'on réussit bien !

Il faut "sortir le nez du guidon". **Pour cela il n'est pas mauvais de faire appel, de temps en temps, à des modèles positifs...** En se creusant un peu la tête, on peut trouver, dans son entourage, parmi ses ancêtres... des exemples de personnes qu'on a en très haute estime et qui peuvent être pour nous des exemples à suivre. Exemple : en tant que militante de Réseau d'Éducation Sans Frontière, je me suis occupée, ces dernières années, de plusieurs familles de sans-papiers. Le courage de plusieurs mères, que j'ai côtoyées de très près, m'a beaucoup impressionnée... J'ai pensé à la suite que si elles étaient capables de tant de détermination, j'étais sans doute quant à moi capable d'un peu plus que ce que je pensais au préalable. Dans des moments difficiles, j'ai convoqué, à plusieurs reprises, leur image : elle m'a revigorée.

Éviter, en tout cas, de se noyer dans l'introspection... La réflexion sur soi est utile... si elle a une fin ! Il est aujourd'hui de bon ton de créer des groupes de parole à tout bout de champ. Je ne suis pas certaine que ce soit justifié.

Exemple : j'ai fait partie, durant plusieurs années, d'une association qui s'occupait d'accueillir et



d'héberger des malades en traitement ambulatoire à l'hôpital d'Orléans et des familles de personnes hospitalisées dans ce même hôpital. Ce lieu d'accueil était tenu par des bénévoles, qui effectuaient au maximum trois heures de permanence hebdomadaire. Un jour, décision a été prise d'instituer un groupe de parole au prétexte que ces trois heures de permanence éprouvaient durement les bénévoles... À ce compte-là, combien les infirmières ou les pompiers passeraient-ils d'heures en groupe de parole ???

Moralité : il faut accepter d'être bousculé : c'est la preuve que l'on est vivant ; et c'est peut être aussi l'occasion de grandir ! Pour une équipe, un moment convivial autour de la cafetière peut au reste, à mon sens, être largement aussi "requinquant" qu'un groupe de parole : la joie et le rire sont également très thérapeutiques, ne l'oublions pas !

Accepter, de même, qu'il y ait des moments creux : nous ne sommes pas des robots, nous ne sommes pas toujours opérationnels, nous ne sommes pas toujours souriants... Nous ne sommes que des humains, mais c'est à des humains que les enfants peuvent s'identifier, non à des technocrates de la pédagogie, et c'est une parole humaine qu'ils ont besoin d'entendre... Je note que les enfants que je rencontre me parlent souvent de leurs enseignants, ils sont très attentifs à ce qui leur arrive (exemple : "le fils de la maîtresse est malade") : je crois que c'est aussi très formateur pour eux de voir que les adultes sont des êtres en chair et en os, avec de bons et de mauvais moments.

Pour pallier ces moments creux, il me semble indispensable de prendre appui sur l'équipe professionnelle... Dans une équipe, il est rare que tout le monde flanche en même temps : les plus toniques soutiennent donc les plus fatigués... Mais il ne faut pas oublier, quand on a remonté la pente, de renvoyer l'ascenseur !

Autant que possible, tirer profit, cette fois-ci de manière tout à fait personnelle, de ces expériences parfois difficiles en construisant les choses au plan intellectuel... Lire, s'informer, aide d'abord à comprendre, à mettre du sens, à s'apercevoir qu'on n'est pas seul. Ensuite, dans un second temps, il y a le plaisir de progresser dans le savoir et de participer soi-même à l'élaboration des contenus : c'est une démarche très gratifiante. Exemple : le fait de rédiger des chroniques pour *La Croix* est pour moi un exercice dynamisant ; chaque soir, j'essaie de me repasser le film de la journée pour voir si tel ou tel petit événement mérite d'être noté ou peut donner lieu à un article... C'est assurément une motivation supplémentaire pour aller travailler et pour être attentive à ce qui se passe autour de moi !

Pour aller plus loin

Quelques lectures pour approfondir la réflexion :

** La déclin de l'institution, François Dubet (Seuil, 2002). F. Dubet examine cinq corps de métiers (instits, profs, travailleurs sociaux, infirmières et médiateurs) qui ont en commun d'œuvrer dans le champ de la relation. Il examine pour chacun d'eux la relation à l'institution. Cette relation peut être un tuteur, un point d'appui : si l'institution fonde le "métier", les professionnels ont un socle sur lequel bâtir leur pratique. Si au contraire l'institution est défaillante, si précisément elle n'institue plus, elle renvoie les professionnels au doute et à la solitude : elle ne les autorise plus à se recommander que d'eux- mêmes, ce qui est bien peu !*

** La fatigue d'être soi, Alain Ehrenberg. (O. Jacob, 1998). Les places ne sont plus, aujourd'hui, questions d'héritage : on n'est plus cordonnier de père en fils ; chacun est censé être l'artisan de lui-même. La rançon de cette démocratisation de la distribution des places, c'est qu'il n'est plus possible, en cas d'échec, d'invoquer le sort ou de s'en prendre à quelqu'un d'autre que soi-même... C'est ainsi que A. Ehrenberg explique, d'une manière tout à fait convaincante à mon sens, "l'épidémie" contemporaine d'addictions et de dépressions : quand on touche au narcissisme, à l'estime de soi, c'est-à-dire à ce qui constitue le fondement de l'être humain, les conséquences peuvent être très sérieuses.*

** L'euphorie perpétuelle, Pascal Bruckner (Grasset, 2000). Plus léger mais non moins stimulant... Pascal Bruckner dénonce les effets pervers de l'utopie, née selon l'auteur dans les années 1960, de la "jouissance perpétuelle" et du "bonheur permanent"... Ou comment on se rend malheureux en voulant, à toute force, donner l'impression et se persuader soi-même qu'on est heureux !*

** Le salarié de la précarité, Serge Paugam (PUF, 2000). Le titre n'est pas, à mon avis, très adéquat. À travers une série d'entretiens menés avec des professionnels de domaines très différents, Serge Paugam distingue quatre catégories de salariés, selon que ceux-ci bénéficient ou non d'une part d'un emploi stable, d'autre part d'un travail dans lequel ils se sentent reconnus et valorisés... On peut y piocher des points de repère pour analyser sa propre relation au travail.*

Sylvie Blanchet
Loiret

Brèves... de salle des profs... de couloir...

Réflexion :

En lycée, certains de mes collègues me font parfois penser à des “distributeurs automatiques de cours” : ils sont là, disent-ils, pour “dispenser un enseignement, transmettre des connaissances, un savoir ou un savoir-faire” dans leur matière, et semblent peu se soucier des êtres humains qui sont en face d’eux. Leur credo : il faut “rester avant tout professionnel“ et refuser de poser le pied sur le terrain glissant des “questions ou problèmes personnel(le)s”.

D’où cela vient-il ? Peur de l’autre ? C’est vrai qu’on peut se sentir “fragile et vulnérable” si l’on entr’ouvre ou qu’on quitte un moment l’armure du savoir...

Et pourtant les élèves sont des personnes... Nous aussi d’ailleurs ! Et parfois la vie personnelle fait irruption de façon imprévue dans l’heure de cours.

Expérience vécue :

Un jour, j’étais en classe avec des étudiants de BTS 2ème année ; ce sont des jeunes souvent issus de Bac Pro ou Techno, qui ont entre 19 et 22 ans, et qui sont assez vite agités, assez peu motivés (euphémisme !) par le “français et la culture générale” (tel est l’intitulé de ma matière avec eux) ; c’est une classe dans laquelle je me sens parfois un peu “fragile”, vite débordée : je ne leur et je ne me fais pas trop confiance pendant ces deux heures de cours à passer avec eux. Ce jour-là, donc, il se trouve que, depuis longtemps, j’avais prévu d’étudier un groupement de documents sur “la mort et ses représentations dans notre société occidentale” qui figure dans notre manuel. Parmi les textes, il y en a un, fort classique, de Philippe Ariès, que je lis à voix haute, mais... d’une voix... de plus en plus faible et chevrotante... jusqu’à m’arrêter, les larmes aux yeux. Stupéfaits, les étudiants me fixent sans comprendre... Je me demande quoi faire, puis je choisis de leur expliquer brièvement que ma mère a fait récemment un AVC, qu’elle ne va pas bien, que mon père (médecin) est pessimiste, et... que cela me perturbe, évidemment... Alors, ce texte sur la mort : si quelqu’un veut bien le lire à ma place ?

Bienveillants et apparemment touchés, les étudiants lisent ce texte, les autres, travaillent en petits groupes sur les documents, et se montrent exceptionnellement attentifs et chaleureux, cherchant visiblement à me faciliter les choses. Quel cadeau que ces deux heures de cours là ! Quelle gentillesse dans leur sourire quand ils m’ont dit “Au revoir Madame, à la semaine prochaine !”. Rien d’autre ne s’est fait ou dit cette fois-là. Ils étaient encore un peu “différents” et “autres” le cours suivant. Ils se sont à nouveau montrés plus ou moins dissipés les fois d’après ; retour à la “normale”...

Mais quelque chose était passé... et ils m’ont fait un beau cadeau... malgré (ou à cause de ?) ma vulnérabilité ce jour-là. Nous avons vécu deux heures entre “êtres humains” d’abord, et pas seulement entre prof et étudiants ; entre personnes qu’un texte “touchait”, à qui il avait “parlé”, ensuite. Perle à garder dans ma besace de “prof de français”...

Vulnérabilité de l’élève qui voulait jouer au “dur”, se faire remarquer, se venger de sa “médiocrité” en classe, et qu’un mot cinglant, une remarque ironique de l’instituteur ou du professeur a tout à coup humilié. Les mots : armes dérisoires... et si meurtrières, qu’on peut se lancer de part et d’autre du bureau... J’ai parfois regretté une ironie qui m’avait permis de “casser” (comme ils disent) un fauteur de troubles et d’avoir la paix... Mais pas la paix intérieure, le soir, en y repensant.

“Les mots et la parole ont une force insoupçonnée : ils sont la tourmente ou la brise ; la pluie qui dévaste ou l’eau qui irrigue” Martin Gray.

Vulnérabilité du parent, “convoqué” (quel vilain mot !) pour être mis au courant des dernières bêtises de son fils, ou s’entendre dire que sa fille “a vraiment du mal”... Il a du mal aussi, le parent, à franchir la grille et à ne pas s’enfuir, en sachant ou en devinant ce qui l’attend : le sourire de façade, apitoyé ou accusateur, les remarques acerbes, ou désabusées, le ton vindicatif, ou impuissant...

Vulnérabilité de l'enseignant quand soudain un père explose, ou... se met à pleurer. Cela m'est arrivé. On se sent tout à coup si nus, si seuls, tous les deux, dans cette petite salle, devant un dérisoire cahier de notes étalé sur la table !

Fragilité du COP (le conseiller d'orientation psychologue) qui doit recevoir un élève "à problèmes" à qui il s'agit de trouver une orientation... Va-t-il pouvoir d'abord "entrer en contact" avec cet élève ? Ne pas le renvoyer les mains pleines de brochures, les oreilles pleines de "yaka...", la tête pleine de questions, et le cœur broyé sous le sentiment de sa propre nullité ? Va-t-il pouvoir déceler un centre d'intérêt, une motivation ? Compatible avec les résultats de l'élève ? Pourra-t-il lui entr'ouvrir un chemin vers demain ?

Solitude de l'infirmière, qui entend tout à coup, après un comprimé et un verre d'eau pour de vagues maux de ventre, des confidences... terribles ! Si terribles qu'elle se demande comment la frêle jeune fille assise en face d'elle peut supporter cela, plier et ne pas casser dans la tempête de sa vie, sourire quand même et dire "Merci" en repartant...

Mes vulnérabilités (étymologie : vient du latin "vulnerabilis" : qui peut être blessé, ou qui blesse.... double sens intéressant) d'enseignant, tantôt impuissant, tantôt tout-puissant ; celles des élèves ; celles des parents ; celles de....

Mais : ce n'est que lorsqu'on "s'occupe" d'une blessure... qu'elle peut cicatriser.

Et pour les enseignants chrétiens que nous sommes, une phrase à méditer : "Je le pansai ; Dieu le guérit" Ambroise Paré.

Cathy Réalini
Yvelines

Enseignant-chercheur

Un petit mot personnel sur mes conditions de travail. Je suis professeur des universités. Certes, j'ai au plus une dizaine d'heures d'enseignement par semaine. Mais je dois établir moi-même l'emploi du temps de la filière professionnelle dont je suis responsable (on ne compte qu'une secrétaire pour tout le département dont je fais partie) et réserver les salles nécessaires. J'encadre dans le cadre de mon service une multitude de stages. Mais le pire est la gestion de la recherche, censée occuper une moitié de mon temps. L'essentiel du budget dont j'ai besoin pour l'achat de matériels et de documentation, le financement de stages, de thèses et de "post-docs" pour travailler avec moi, la participation à des colloques et des conférences... provient de ma participation à des projets rédigés en réponse à des appels d'offres gouvernementaux. Je suis actuellement responsable d'un tel projet, regroupant une dizaine de personnes de trois laboratoires différents. J'ai rédigé pour cela un document d'une cinquantaine de pages expliquant les tenants et aboutissants du thème de recherche que je proposais, sa pertinence dans le contexte international, anticipant les dépenses et les résultats attendus, promettant la production de "délivrables" (articles scientifiques, documents, logiciels informatiques) plus de deux ans à l'avance. Mon projet a eu la chance d'être parmi les 20% retenus dans l'appel d'offres où je l'avais soumis. Depuis, j'organise des réunions de coordination, j'essaie de tenir les promesses et les délais. Chaque année, je dois rendre un bilan d'avancement. Et quand le budget sera épuisé, je devrai préparer un autre projet... Quand j'ai choisi de devenir enseignant-chercheur, je ne pensais pas que le métier ressemblerait de plus en plus à celui d'un chef d'entreprise qui doit en outre être un responsable de ressources humaines, un comptable et un stratège.

Isabelle Tellier

Voir aussi l'article p. 7

Supplique du travailleur pauvre

Bénissez, ô Seigneur,
ces mains calleuses d'un homme aigri
qui ne trouve pas de travail.
Les temps ne sont déjà plus les mêmes,
ils sont passés les jours où
je prenais dans le poids lourd :
manche de houe, charrette,
et même du béton armé,
tout ce qui était
travail digne et honorable,
j'affrontais avec disposition et joie.

Je suis du temps
où les valeurs humaines
étaient plus respectées.
Aujourd'hui, tout est technologie,
tout est informatisé.
Je n'ai pas eu l'occasion
d'accompagner cette évolution,
mais je sais lire et écrire.
À cause de mon âge, ils ne m'acceptent dans aucun emploi.
Voyez, Seigneur, comme est grande mon affliction !
Qu'adviendra-t-il de moi, Seigneur ?
Qu'adviendra-t-il de ma famille ?
En cet instant si difficile, j'ai recours à vous,
en qui je mets toute ma confiance et toute mon espérance.
Gardez-moi intègre, aussi grandes
que soient mes aigreurs et mes souffrances.
Ne m'abandonnez pas, Père éternel !
Amen.

De Moacir
Brésil
(CCFD)

Prière extraite de "Prier - sagesse des pauvres"
hors série n° 87

La vulnérabilité comme vertu pédagogique et voie spirituelle

Il ne s'agit pas de faire l'apologie de la vulnérabilité pour elle-même, au détriment des compétences et de l'autorité du professeur, au détriment du savoir, du savoir-faire, et même du pouvoir, nécessaires et constitutifs de l'exercice de notre métier d'enseignant et plus largement de toute vie humaine, mais de montrer comment la reconnaissance de sa propre vulnérabilité peut être une vertu relationnelle, peut nous aider à entrer en relation. Et en retour c'est dans le rapport à autrui que la vulnérabilité reconnue ne sera pas apitoiement, dépit ou résignation. Cependant, si la vulnérabilité est une vertu, elle n'en est qu'une parmi d'autres, et elle doit se combiner avec, par exemple, le désir de progresser et d'améliorer, la vertu de prudence, celle d'enthousiasme. Elle n'est une vertu que si elle vise le Bien ! Comment cette vulnérabilité peut-elle porter des fruits dans la relation pédagogique ? Comment l'expérience et la reconnaissance de certaines de nos limites peuvent-elles être l'occasion d'enrichir la relation pédagogique ?

La vulnérabilité, c'est la possibilité d'être blessé

De quoi s'agit-il ?

La vulnérabilité, c'est la possibilité d'être blessé, être exposé à la blessure. Du latin *vulnus* : la blessure, mais aussi ce qui cause la blessure (l'arme, la flèche). On est dans le registre du combat, peut-être du combat moral, de la décision, du choix. Une image à retenir : être vulnérable, c'est être sans armure. À cet égard, il faut distinguer vulnérabilité et fragilité. Être sans armure, ça n'est pas être blessé, sans force, être couché, sans énergie, être détruit ; c'est être exposé et le savoir, être dans le combat. Il faut comprendre la vulnérabilité dans une dynamique : il ne s'agit pas de résignation. L'humaine vulnérabilité peut n'être pas simplement subie : il s'agit, sur fond de vulnérabilité, de découvrir ses capacités, ses possibilités de décision et d'engagement concret, d'action.

Deux autres précisions dans le registre de la blessure.

Peut-être la première blessure à laquelle nous sommes exposés est-elle une blessure "narcissique" : celle de ne pas être tout-puissant, ne pas pouvoir tout, ne pas tout savoir, ne pas tout avoir. Nous ne sommes pas Dieu. Notre liberté de mouvement, d'initiative, n'est pas illimitée ; elle peut être réduite (notre quête éperdue d'autonomie se heurte à cette réalité de nos limites). Elle est liée à la contingence : limites temporelles et spatiales, limites physiques, horizon de la mortalité. En ce sens, la vulnérabilité est l'inverse de la toute-puissance,

ou plus précisément du rêve, de l'illusion de la toute-puissance. La vulnérabilité est donc aussi l'inverse de l'illusion : elle est du côté du "principe de réalité", du réalisme. Elle fait partie de notre condition humaine, de la condition commune. Nous naissons sans armure, c'est un fait. La vulnérabilité est ce que nous avons en partage.

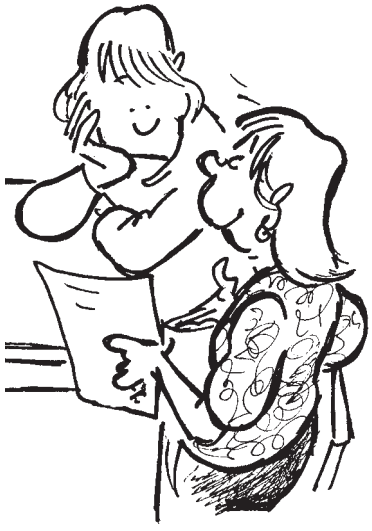
♦Autre dimension de la blessure : c'est moins la fragilité (manque de solidité, facilité à se casser) que la sensibilité : sensibilité à l'événement, à ce qui se passe dans le monde, à autrui. La blessure à laquelle nous sommes exposés, c'est la différence d'autrui. Autrui n'est pas moi, alors que je suis sans cesse tenté de le considérer à partir de moi. Autrui n'est pas moi ; il est et demeure un mystère, pour une part toujours incompréhensible. En ce sens, la vulnérabilité s'oppose à une certaine indifférence envers autrui.

Une double source d'usage du terme : le philosophe Emmanuel Levinas et l'éthique médicale.

♦**Levinas** : À propos du visage, Levinas dit que c'est ce qui reste toujours dénudé, ce qu'il y a de plus exposé à la blessure. Ma vulnérabilité, c'est d'être exposé à autrui, au bouleversement que toute rencontre introduit dans mon existence, à l'appel que l'existence des autres est pour moi. Nous ne pouvons pas échapper à la relation aux autres. Cette "exposition à autrui" est en même temps "découverte risquée de soi-même". *"Nous sommes sans protection". "Je suis noué aux autres avant d'être noué à moi-même".* Par exemple, je suis mis au monde par d'autres, un père et une mère... Cette vulnérabilité est capacité à être affecté, touché par autrui. Pour Levinas, il s'agit d'une capacité éthique. C'est là que réside la responsabilité. Être touché par la vulnérabilité de l'autre, c'est entendre un appel et y répondre ; c'est ça être responsable : répondre à l'appel que m'adresse l'existence d'autrui. Si la vulnérabilité est "exposition à autrui" (Levinas), elle est notre capacité fondamentale à être "affecté", touché par autrui, à voir autrui à partir de sa propre fragilité, de ses difficultés, de ses blessures. Et elle est vertu éthique dans la mesure où, étant affectés, elle ne nous laisse pas satisfaits de cette fragilité, de cette blessure, de cette difficulté d'autrui. Elle me rend capable d'avoir du souci pour autrui, de la sollicitude, capable d'une relation bienveillante, et d'une bienveillance agissante. La vulnérabilité est cette capacité à être affecté, exposé à la blessure du monde et à l'existence même d'autrui. Éprouvé dans le corps et dans la conscience, à ce point où le bouleversement ne me retourne pas sur moi-même, m'ouvre à une autre existence. Je fais l'expérience d'être vulnérable à l'existence d'autrui, affecté par ce qu'il est. Et ce qui m'apparaît d'autrui et qui me touche, c'est sa propre capacité à être affecté par les choses du monde, les événements, les autres... ce qui survient dans sa propre existence. Je le découvre vulnérable, je me découvre vulnérable. *"Le Moi, de pied en cap, jusqu'à la moelle des os, est vulnérabilité"*[1]. Je ne peux véritablement rencontrer autrui qu'à partir de ma propre vulnérabilité, alors même que je suis affecté par la sienne. Si les vécus de notre expérience du monde demeurent incommensurables, la capacité à être affecté par ce qui est extérieur nous est commune. Vulnérables l'un à l'autre, vulnérables l'un par l'autre. "Être avec" n'est pas seulement "exposition à l'autre", mais aussi et dans un même mouvement "découverte risquée de soi"[2]. Nos existences exposées l'une à l'autre. Même s'il n'y a pas réciprocité effective, celle-ci doit être possible ; rien dans la relation ne doit venir l'empêcher. Autre manière de m'exposer à l'autre : consentir à ce qu'il veuille bien être "avec" moi, qu'il devance mon propre souci. Condition qui empêche l'asymétrie où l'un ne fait que donner et l'autre recevoir.

Être touché par la vulnérabilité de l'autre, c'est entendre un appel et y répondre

♦L'éthique médicale : Il s'agit de respecter la personne dans son intégrité et donc respecter la personne dans sa vulnérabilité. Cela implique la reconnaissance des limites du principe d'autonomie totale du patient. Sans cela il y a risque de conflit entre la bienveillance du corps médical et l'autonomie du patient. La reconnaissance de la



1) Levinas, Humanisme de l'autre homme, *Livre de Poche, p.104.*
2) Ibid., p.82

réelle vulnérabilité du malade nous conduit alors dans un registre de confiance, de dialogue confiant. Cela étant, pour les enseignants et pour les élèves, il s'agit normalement de la vulnérabilité des bien-portants, vulnérabilité qui est notre lot commun. Alors quelles capacités nous ouvre la reconnaissance de la vulnérabilité ? Elle permet d'affiner notre intelligence de la condition humaine et en particulier des relations.

La vulnérabilité comme vertu relationnelle

Comment la vulnérabilité est-elle une des conditions de possibilité de la relation, et de l'action envers et avec autrui ? Nous sommes exposés à la relation, à ce que la rencontre peut provoquer, bouleverser en nous, à ce qu'il peut y avoir d'inattendu, de surprenant – pour le meilleur et pour le pire – dans toute rencontre (cf. Levinas). C'est précisément dans une relation dissymétrique, où l'un semble plus assuré, ou mieux doté, ou moins démuni que l'autre, que l'on a intérêt à se souvenir de sa propre vulnérabilité. Cela permet de nuancer cette dissymétrie de la relation – non de l'effacer – pour laisser sa chance à l'autre. Il s'agit de rechercher ce qui nous est commun, ce à partir de quoi on peut entrer en relation, élaborer une relation qui nous mette du côté de la vérité et de la vie.

Deux éléments à ce propos :

♦La vulnérabilité, comme cela a déjà été dit, fait partie de notre vie, est notre fonds commun d'humanité. L'homme est un animal raisonnable… vulnérable ! La vulnérabilité n'est pas un universel théorique, mais se révèle dans l'expérience. Dans quels types d'expérience ? Dans des situations où quelque chose du **sens de la vie** est en jeu. Situations de questionnement où la réponse n'est pas connue à l'avance, ne va pas de soi, doit composer avec la diversité, la complexité, l'ambivalence, voire la contradiction des paramètres. Quand on s'interroge sur le sens de la vie, on s'expose à l'absence ou à l'in-évidence de la réponse. Absence d'évidence qui peut être vécue sur le mode de l'inquiétude. Le sens de ma vie n'est pas écrit à l'avance : j'ai à faire des choix, et à construire ce sens – seul et avec d'autres. S'interroger et vouloir donner un sens à notre vie nous dynamise et nous fragilise à la fois.

♦C'est un travail de vérité, et d'abord un rapport de vérité envers soi-même. Nous faisons l'expérience fondamentale de nos limites, de nos incapacités, autant que des limites dues à la multiplicité des possibles, où se révèlent nos capacités à choisir. Le renoncement qui fait partie du choix est aussi une expérience de vulnérabilité. Reconnaître cela est bénéfice de vérité, au sens de l'Évangile où nous trouvons cette invitation à la vérité qui nous rend libres. Reconnaître notre vulnérabilité a des effets de libération.

Reconnaître sa propre vulnérabilité peut nous éviter de mettre autrui dans une situation d'humiliation

Comment la vulnérabilité nous permet-elle d'entrer en relation ? Elle est ce qu'autrui et moi avons en partage, et qui nous permet de nous rencontrer sans nous menacer. La reconnaissance de ma propre vulnérabilité dans une relation asymétrique "pose une limite à la disproportion", à la tentation de la "hauteur" excessive qui va être un jugement sur l'autre. Reconnaître sa propre vulnérabilité peut nous éviter de mettre autrui dans une situation d'humiliation.

Trois choses à retenir :

♦Un rapport de mutualité : autrui est vulnérable, je le suis aussi. C'est ce que nous avons en commun, c'est ce qui nous permet de ne pas nous menacer, d'éviter les situations d'humiliation, c'est ce qui nous permet de nous reconnaître en vérité pour ce que nous sommes. Pour autant, cette mutualité n'efface pas les différences.

♦Un décentrement de soi : la vulnérabilité m'expose à autrui, qui peut aussi bien être cause de souffrance que de joie. La joie comme la souffrance est une forme d'affect causé par autrui.

♦Une relation d'attention, de sollicitude envers autrui : si la vulnérabilité est capacité à être affecté par un autre, à s'adresser à un autre, elle nous rend capables d'entrer en relation avec autrui à partir de ce que nous avons en commun, à désirer le meilleur pour l'autre.

La vulnérabilité comme vertu pédagogique

L'enseignant est continuellement exposé ! (C'est bien pour cela qu'enseigner fatigue, d'ailleurs !) Continuellement exposé, et en même temps dans une position asymétrique. Regardez simplement le corps : debout ou sur une estrade ou seul face à la classe, marchant alors que les autres sont assis… tous les regards sur lui. Ce moment où l'on entre en classe et où l'on ne sait pas quelle ambiance on va trouver, quel pacte pédagogique va pouvoir se reconstruire, se gagner, quel dialogue va s'établir, chahut ou écoute, intérêt ou ennui… ! Est-ce que ça va "marcher" ? L'enseignant est celui qui est continuellement exposé au possible échec de la relation pédagogique !

D'une réflexion menée plutôt au départ dans le milieu médical, avec des soignants et en particulier des médecins, où la blouse blanche recouvre la figure d'autorité, le médecin debout, le malade couché, situation asymétrique par excellence, on dégage trois catégories que l'on pourra reprendre dans la relation pédagogique :

♦**Le savoir** (connaissances, capacité d'établir un diagnostic… et un pronostic : mise en situation de sujet "supposé savoir").

♦**Le savoir-faire** (compétences, maîtrise d'une technique comme moyen d'aboutir à la fin désirée : la guérison).

♦**Le pouvoir** (de décision, de juger des bons – des meilleurs – moyens, de trancher, fantasmé comme pouvoir de vie et de mort), autorité réelle, et aussi pour une large part fantasmée ou exagérée par le malade, les proches. Le médecin est souvent investi d'espoirs démesurés.

Deux points à retenir avant de passer à la relation pédagogique :

→La relation de soin est une situation où vie et mort sont en jeu. La relation pédagogique n'est pas de cet ordre. Néanmoins, elle est traversée, et pour une part animée, par la question du sens de la vie, question qui nous met en situation de vulnérabilité.

♦Elle nous renvoie aux raisons du choix du métier d'enseignant. Qu'est-ce que je peux dire du sens que je souhaite donner à ma vie en rapport avec ce que je souhaite vivre dans le métier d'enseignant ? Quel désir oriente cela ? (La réponse d'aujourd'hui peut être différente de celle d'hier !!!)

♦Elle nous place face au questionnement des élèves (questions d'orientation, d'avenir). Et même si ce questionnement n'est pas formulé, l'enseignant a le souci de leur donner les moyens, même différés, d'élaborer une vie qui ait du sens.

→Quant à l'autorité, sans doute, dans l'imaginaire collectif, l'enseignant aujourd'hui n'en est-il plus doté. Sans doute cette autorité est-elle plutôt minorée que majorée, réduite qu'exagérée. Nous avons affaire au manque de reconnaissance, et l'absence de reconnaissance peut être vécue comme l'expérience d'une vulnérabilité sociale au regard de la société ; nous sommes exposés à un regard apitoyé sinon dépréciatif.

À partir de là, quelles pratiques pédagogiques la reconnaissance de la vulnérabilité (non tant des élèves que celle de l'enseignant lui-même) peut-elle générer ? Quelle manière de s'exposer (peut-être en étant le seul à savoir qu'on s'expose) qui soit en même temps une manière de s'engager, d'engager sa personne ? Notre manière d'enseigner ne se réduit pas à la fonction d'enseignement. Enseigner non seulement quelque chose, une matière, mais enseigner "avec soi-même".

Reconnaître notre vulnérabilité d'enseignant ou de soignant nous permet de dire pour ces trois catégories, savoir, savoir-faire, pouvoir : je ne sais pas tout, je ne maîtrise pas tout, je ne peux pas tout !

Savoir

Nous savons ce que la déclaration d'ignorance de Socrate peut avoir d'artificiel. Néanmoins, que libère, que rend possible la déclaration de non-savoir, ou du moins, de ne pas tout savoir ? Que se passe-t-il lorsque l'enseignant s'autorise à répondre "je ne sais pas" ? Sans doute une telle réponse ne peut-elle produire d'effet positif que si une autorité a été au préalable reconnue à l'enseignant. C'est fort de son autorité – de son savoir déjà expérimenté par la classe – qu'il peut se permettre, après avoir senti si la classe est ou non capable de recevoir une telle réponse, d'exposer cette limite sans la déguiser, sans fuir.

Cela peut se monnayer de diverses façons :

- Essayer de construire ensemble une réponse sur le mode hypothétique.

- Différer la réponse : appel à la réflexion ou à la recherche de la part des élèves. Participation à un travail commun : "Je chercherai, cherchez de votre côté. Nous verrons bien ce que nous trouverons comme réponse, ce que nous pourrons mettre en commun". Cela permet de laisser un espace de liberté de réponse élaborée aux élèves.

Pour nous, c'est une expérience de liberté intérieure. Notre autorité ne réside pas dans l'image que nous donnerions de tout savoir. Notre identité d'adulte ne réside pas dans une récompense narcissique : "Moi, je sais, confirmez que je sais".

Je ne sais pas tout, je ne maîtrise pas tout, je ne peux pas tout !

Savoir-faire

Un « maître » d'école : que maîtrise le maître ? Non seulement des savoirs mais les moyens de les transmettre. Question des moyens pédagogiques, des méthodes et de leur mise en œuvre. Même ayant acquis beaucoup de « techniques », il y a ce que l'on maîtrise, et ce que l'on ne maîtrise pas. Les effets de tel ou tel exercice sur une classe ou sur certains élèves ne sont pas toujours prévisibles. Dans quelle mesure valoriser la part d'imprévu, d'imprévisible, dans la relation pédagogique ? Terrain ouvert pour l'inventivité, la créativité, l'adaptation... S'il faut changer de moyens, ne pas oublier le but, la visée, qui n'est pas seulement la transmission d'un savoir mais d'aider les élèves à entrer dans une autonomie éclairée. Et surtout, point d'attention crucial : ne pas humilier.

Pouvoir

Non pas le pouvoir de guérison pour l'enseignant, mais celui de transmission et de formation. Et il n'est pas négligeable, ce pouvoir de décision ou d'influence sur l'avenir des élèves, qui passe par un pouvoir d'évaluation (notes, appréciations) et de sanction. Sans culpabiliser, mais conscients des incidences, reconnaissons ce pouvoir que nous avons sur l'avenir des élèves.

Aider à construire une vie qui ait du sens ne veut pas dire savoir à la place de l'autre ce qui est bien pour lui (renoncement à une tentation parfois bien installée).

Il faudrait aussi parler de la violence, verbale ou physique, où l'enseignant peut avoir l'impression de la perte de tout pouvoir.

Pour clore cette partie, je propose trois éléments à retenir :

♦Accepter de recevoir. Vertu dialogale de la pédagogie ! Qu'est-ce que j'accepte de recevoir de la part des élèves qui soit dans l'ordre de la transmission ? Que me permettent-ils de découvrir ? Quelle est la part du monde qui sans eux me resterait inconnue ?

♦La bienveillance : "Sauver la proposition du prochain" (Saint Ignace). Présupposé de bienveillance, point d'attention aussi bien avec les élèves qu'avec les collègues !

♦La vulnérabilité est aussi ce qui nous met du côté des plus faibles, nous permet "d'être avec" et pas simplement d'être au-dessus ou à côté, mais dans une commune vulnérabilité aussi aux choses du

monde, aux événements. Comment réagir face à ce qui endeuille la classe par exemple ? Ou à un événement social ou politique ?

Vulnérabilité de Dieu – vulnérabilité de la foi

Le Dieu de Jésus Christ est un Dieu vulnérable : exposé au monde, exposé à la blessure et à l'échec, exposé à la relation.

Par l'incarnation, le Dieu chrétien s'est fait vulnérable. L'incarnation est l'entrée de Dieu dans la vulnérabilité de la chair. Non seulement dans la contingence humaine, dans l'horizon de la mort, mais aussi dans cette capacité à être affecté par autrui. Dieu a pris en lui, sur lui, cette capacité à se laisser toucher par l'existence humaine, dans ses détresses et dans ses joies (guérisons et noces à Cana). La théologie a un mot pour dire cela : kénose.

Notre Dieu est un Dieu qui se laisse affecter par l'humanité : *"j'ai vu la misère de mon peuple"* (Ex 3,7). Dieu qui s'expose au pire de l'humanité, qui va jusqu'à se laisser bafouer. Chemin du serviteur, exposé à l'incompréhension, à l'outrage, à la blessure, "jusqu'à la mort et la mort de la croix" (Ph 2,8). Dieu assume en lui l'humanité, de la naissance à la mort. La vulnérabilité se lit à la crèche et à la croix, lieux de "l'humilité de Dieu" (François Varillon). La vulnérabilité est un des aspects de l'humilité de Dieu. Le Christ est l'image de la vulnérabilité de Dieu.

Dieu s'est rendu capable de vulnérabilité. Non pour valoriser la vulnérabilité en tant que telle, mais pour rejoindre l'homme dans sa fragilité, jusque dans "l'en bas" (Maurice Bellet). Pour "être avec" l'humanité, l'incarnation est compassion.

Quelle est la vulnérabilité du croyant ?

Un certain mouvement de doute fait partie de la foi, doute purificateur, de vigilance, chemin de renoncement à des images de Dieu qui peuvent être mortifères (cf. Paul Ricœur), chemin de la religion à la foi passant par l'athéisme, être athée d'un Dieu rétributeur. On peut dire que ce Dieu-là est mort. Ce n'est pas en ce Dieu-là que nous croyons. Il nous faut entrer dans la foi tragique et amoureuse de Job.

Respecter le doute en l'autre, le doute de l'autre. Que flattons-nous en flattant le besoin de certitude – en parlant du haut et du ton de nos certitudes ? N'est-ce pas le rêve de toute-puissance ? Ne pas confondre foi et certitude. La foi, c'est la relation à Dieu. La certitude nous tourne vers nous-mêmes et non vers un autre.

Accepter – et même peut-être préférer – de n'avoir pas réponse à tout !

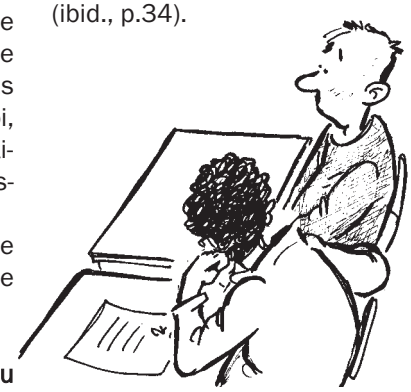
Nous ne convertissons pas !

Vulnérabilité plus particulière du chrétien : Il s'agit de rejoindre et vivre la vulnérabilité de ce Dieu "qui pour nous s'est fait homme". C'est-à-dire être du côté des plus vulnérables (cf. Mt 25 : le Christ se laisse plus particulièrement rencontrer à travers l'accueil de ceux qui sont dans des situations de vulnérabilité extrême : affamés, assoiffés, étrangers, emprisonnés...), du côté des Béatitudes, s'exposer à un bonheur paradoxal.

Comme chrétiens, nous sommes liés à un Dieu exposé. Suivre le Christ, c'est emprunter un chemin pascal de mort et résurrection, c'est rendre compte de la foi en un Dieu crucifié !

Nous retrouvons là la dimension de combat. La vulnérabilité du chrétien, c'est d'accepter de vivre un combat spirituel : apprendre à reconnaître la présence agissante de Dieu dans nos vies, ce qui n'a rien d'évident. Cela se passe entre ombres et lumières, à travers des alternances. Le combat spirituel, c'est d'être attentif à ces alternances, reconnaître ce qui va dans le sens d'un surcroît de vie.

Deux citations pour terminer :
Didier Rimaud : *"La vulnérabilité est une grâce, c'est-à-dire qu'elle est un don de Dieu, parce qu'elle rend semblable au Christ, parfaite image du Père"*. (La Maison Dieu, *Fragilités humaines et liturgie*, n°217, 1999/1, p.87).
Xavier Thévenot : *"Dieu ne sauve pas l'homme de sa vulnérabilité, il le sauve dans sa vulnérabilité"* (ibid., p.34).



Questions :

- De quoi la vulnérabilité nous rend-elle capable ? Comment la vulnérabilité apparaît-elle comme une capacité, comme ce qui permet un engagement, une action ?
- Comment la vulnérabilité dans le rapport avec les collègues, l'administration peut-elle être une aide ?
- Quelles spécificités de la vulnérabilité du chrétien ?

Agata Zielinski
professeur de philosophie
Créteil

Au cœur de la détresse humaine Dieu ne nous abandonne pas
et invite chacun de nous à le rendre présent auprès de ses frères.

Ouvrir à l'espérance

Des obsèques en région parisienne

Je ne pensais pas, en répondant à un ami qui me demandait mon concours pour les obsèques, que ce serait si prenant et si attachant ! Mon curé, qui tient beaucoup à célébrer lui-même les obsèques, considère que c'est un lieu privilégié de contact avec les gens et un extraordinaire moment de catéchèse et d'évangélisation.

Un moment très riche est le moment de l'entretien préparatoire à l'organisation de la célébration. Pas question de prendre une « figure d'enterrement » ! Il s'agit d'être simple, ouvert, plein de bienveillance pour ces gens dans la peine. Pour engager le dialogue, on demande ce qui s'est passé, les circonstances de la mort, puis on cherche à connaître le défunt. La plupart du temps les gens sont heureux de parler de leur disparu, de ses origines, de sa famille, enfants, petits-enfants et même arrière petit-enfants, de son métier, de ses occupations, de ses goûts... de sa vie de foi (ou pas). Tout cela nous est indispensable pour que le mot d'accueil et la célébration soient vraiment personnalisés. On n'enterre pas n'importe qui ! Ces rencontres ne sont jamais les mêmes. Certains parlent beaucoup, spontanément, d'autres peu, puis davantage une fois mis en confiance. Certains déclarent d'emblée : je ne dirai rien et finissent par en dire beaucoup sur le défunt... et sur eux-mêmes. Presque toujours revient l'excuse de ne pas pratiquer (90% de croyants non pratiquants.) Quant à nous, nous intervenons le moins possible. C'est l'écoute qui compte avant tout, une écoute ouverte, humble... C'est une vraie prière.

C'est l'écoute qui compte avant tout, une écoute ouverte, humble... C'est une vraie prière.

La célébration s'ouvre par un mot d'accueil. Il doit être discret tout en affirmant le passage à la vraie Vie. Les qualités du défunt, qui le rapprochaient du Seigneur, le faisaient déjà participer à la vie divine. Notre but essentiel, c'est d'aider ces familles à espérer, les ouvrir à l'espérance. Quatre signes sont mis en évidence : la croix de l'autel et celle du cercueil rappellent la mort du Christ, la lumière rappelle la résurrection. C'est tout le mystère pascal qui est là. L'eau rappelle le baptême. L'encens est également présent. Les enfants (il y en a souvent) sont invités à allumer au cierge pascal le cierge qui leur est remis, ou à déposer des lucioles sur l'autel ou sur le cercueil. Ils les emporteront après la célébration. Ils sont toujours très touchés et suivent avec beaucoup d'attention tout ce qui se passe.

Notre but essentiel, c'est d'aider ces familles à espérer, les ouvrir à l'espérance

Le plus frappant dans cette assemblée, c'est une attention extraordinaire

D'ailleurs le plus frappant dans cette assemblée, c'est l'attention, une attention extraordinaire. On n'entend aucun bruit. On sent le calme se faire, une paix s'installe. Je me suis vite rendu compte qu'il se passe quelque chose pendant ces célébrations. Le Seigneur est à l'œuvre, impossible d'en douter. Tout le monde écoute. Est-ce que tous les gens sont réellement dans le coup ? Pour mon curé, c'est chaque fois un public unique à rencontrer auquel il faut s'adapter et, selon lui, c'est le lieu et le public le plus ouvert qui soit à une parole de foi. Les gens, même s'il s'agit d'une simple bénédiction, pensent volontiers qu'ils ont assisté à une « vraie messe » et sont toujours prêts à dire que « Monsieur le Curé a bien prêché » même quand il s'agit d'un laïc !

Et ensuite ? Les familles rencontrées à l'enterrement sont invitées à la messe du dernier mercredi de chaque mois et à la messe du 2 novembre. Elles sont accueillies par l'équipe qui s'y retrouve. Parmi ceux qui répondent à ces invitations, certains se remettent à pratiquer. Des liens se créent, et il m'arrive souvent de rencontrer les uns et les autres au marché, dans les rues. On m'interpelle par mon prénom, et c'est moi qui ai parfois de la peine à reconnaître mon interlocuteur ! Toutes ces personnes ne nous sont pas étrangères, nous pensons à elles, à leurs disparus. Pour conclure, je dirai que je n'abandonnerais pour rien au monde cette tâche d'aide aux familles en deuil dont je ne cesse de découvrir la richesse.

Jeannine Fringant
(Union Parisienne) Nogent-sur-Marne

Un Dieu bien plus grand que nous le croyons !

"Lui qui est de condition divine... s'est dépouillé prenant la condition d'esclave". C'est ainsi que l'apôtre Paul dans la lettre aux Philippiens (2, 7) parle du Christ. À sa suite l'Église a forgé le terme de Kénose (*kenosoô* : vider). Voici ce qu'en dit un dictionnaire de théologie[1] : " *Kénose : terme de théologie biblique pour exprimer le dépouillement du Christ dans l'incarnation, dans l'obéissance envers le Père et dans l'acceptation consciente de la mort. La kénose consistait pour le Christ à renoncer, dans son existence terrestre, cette existence d'esclave acceptée pour nous, à la manifestation de la gloire qui lui appartient par nature."*

Cette définition, classique, permet de tracer le parcours humain de Jésus : l'incarnation, l'obéissance, la mort, le renoncement par une vie d'esclave à la manifestation de sa gloire. De Dieu qu'il était, Jésus est descendu et est remonté à la droite du Père.

En lien avec des familles du Quart-Monde, nous pouvons nous interroger sur la pertinence de cette définition. La Kénose est-elle seulement le renoncement à la gloire du ciel ? N'est-elle pas descente à l'intérieur de l'humanité, acte de solidarité avec les souffrants de la terre ? ***Jusqu'où le Christ est-il descendu ?*** Ceux qui vivent en permanence sur la Croix ont-ils quelque chose à dire aujourd'hui sur la descente du Fils de Dieu dans l'épaisseur humaine, dans l'histoire humaine ?

Blandine est abandonnée et élevée dans une famille d'accueil proche de l'Église. Jeune, elle a une aventure et donne naissance à un premier enfant, un garçon qui est placé. Ensuite, enceinte, elle avorte, ne pouvant assumer un deuxième enfant. Elle finit par se marier et met au monde une fille, Cécile qu'elle élève avec son mari. Les deux parents travaillent, ont un logement, des amis. Quelques années après, le papa va en prison pour abus sexuel et sa fille est placée. La maman divorce sous pression des travailleurs sociaux (dira-t-elle plus tard). À sa sortie de prison, et après un suivi psychiatrique, le papa repart dans la vie et finit par se remarier avec son ancienne épouse. À la fête d'anniversaire de ses dix-neuf ans, la jeune fille se saoule et couche avec un copain. Et au mois de janvier 2009 elle doit avorter...

Tous sont croyants, ils participent à un groupe de prière. Ils vont peu à la messe car ils ne se sentent pas accueillis par la communauté paroissiale. Pourtant ils prient. ***Ils savent que Dieu est là, mais est-il là pour eux ?*** Ils ont fait plusieurs fois la descente en enfer. Était-ce la même descente que celle du Christ ? Est-ce que la mort du Christ en croix a à voir avec leur chemin de souffrance ?

La rencontre des familles du Quart-Monde

La communauté du Sappel est issue du mouvement ATD Quart-Monde créé par le Père Joseph Wrésinski. C'est en effet à l'intérieur de ce mouvement qu'est né l'appel à partager la foi avec les familles du Quart-Monde. Le Père Joseph a apporté à notre temps une nouveauté radicale dans la vision que le monde a des pauvres : il a su faire la différence entre la pauvreté et la misère.

Il y a d'abord les familles qui sont les victimes de l'inégalité : les familles qui vivent dans la ***pauvreté***. Elles sont au bas de l'échelle sociale, mais demeurent dans le même monde. Elles sont très fragiles, mais participent, avec de grandes difficultés certes, à la culture commune. Il s'agit des pauvres qui demeurent dignes et reconnus comme tels. On dit d'eux qu'ils sont de "bons pauvres", des pauvres méritant qu'on s'occupe d'eux. Une aide peut leur permettre de sortir de leur situation de pauvreté, parce que, même si de nombreux aspects de leur vie sont en grande précarité, ils peuvent encore s'appuyer sur des forces intérieures et sur des relations. Tout n'est pas détruit.

Mais il y a aussi ***les familles qui vivent dans la misère et c'est tout à fait autre chose***[2]. Nous

ne sommes plus dans un phénomène d'inégalité mais dans l'exclusion. Il y a, à la base, une impossibilité à se forger une identité, à avoir un poids dans l'histoire. Contraintes à la honte et à l'ignorance, ces familles intériorisent les étiquettes données par d'autres. Elles ne peuvent se justifier de rien, sinon de leur souffrance[3].

À l'extrême elles se sentent maudites car elles n'ont pas de signes humains du contraire.

La distinction entre pauvreté et exclusion est très importante car elle donne deux visions de la Kénose et donc ***deux visions de Jésus et de Dieu son Père***. Si ces deux visions sont en opposition dans la réalité, elles cohabitent pourtant dans nos vies comme deux pôles de sens qui met en tension notre foi.

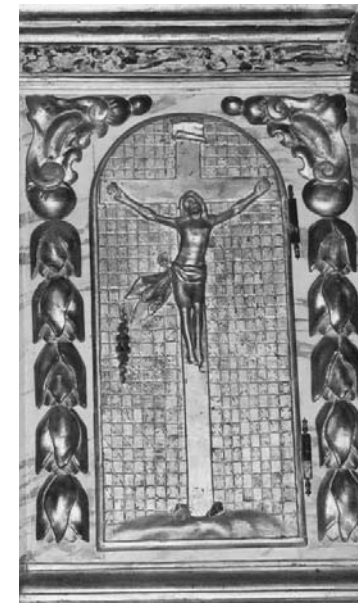
La vision religieuse : Jésus pauvre

C'est ainsi que nous pouvons nommer la première vision. Elle a comme point de départ la part incompressible du "religieux" dans l'humain : besoin de donner du sens à la vie par un sens supérieur. Elle s'enracine dans la pensée que Jésus, même s'il s'est incarné, n'en n'est pas moins resté Dieu donc impassible et intouchable. La tentation a toujours été forte dans l'histoire de l'Église de glisser vers un docétisme[4] par respect de la gloire de Dieu. Jésus aurait fait semblant... Jésus n'est-il pas le plus beau des hommes... ?

Cette pensée est confortée par une interprétation de la Parole de Dieu qui va toujours dans le sens d'une glorification du Christ et qui gomme tout ce qui a un lien avec le corps, le concret, l'historique. Étrange pour une religion de l'incarnation ! Ne sont en effet retenus que les aspects de sa liberté absolue et de son autorité. Jusqu'au bout Jésus a été maître de la situation. Jésus est un héros, un militant.

S'il en est ainsi, si Jésus reste un pauvre, mais encore honorable, c'est que sa personne n'est pas touchée profondément par le mal, la souffrance. La Kénose est alors vue comme une pédagogie divine : c'est une manière de faire. Jésus, passe au plus bas pour ne laisser personne derrière lui, mais cela n'entame pas sa dignité, son identité. Nous voyons les conséquences théologiques que cela entraîne. Nous sommes dans une conception sacrificielle où le Père aurait eu besoin d'un sacrifice parfait... Jésus, Dieu et homme parfait, obtiendrait le pardon du Père et comme certaines hymnes le proclamaient, arriverait à calmer son courroux...

Cela veut dire aussi que le mal et la souffrance font partie d'une série explicative : la croix n'est qu'un élément du plan de Dieu. Il y a la création, le péché, la première alliance, l'incarnation et le ministère de Jésus, la croix, la résurrection et l'ascension en attendant sa venue dans la gloire. Cela a pour conséquence d'expliquer et donc d'une certaine manière de justifier la souffrance : elle aurait une place dans le salut. Le péché, le mal et la souffrance (tout cela mis dans un même sac) étant le "déclencheur" de la venue du Christ et du salut.



On pourrait croire que cette vision est dépassée, mais il n'en n'est rien. À preuve la pratique des communautés chrétiennes par rapport aux pauvres. Bien sûr, il y a toujours eu engagement envers les pauvres, mais comme faisant partie d'un système d'auto-justification : on est bien, et on se penche vers les pauvres pour les rendre comme nous... À preuve aussi cette phrase de Jésus interprétée malheureusement et maintes fois entendue : "Il y aura toujours des pauvres..." Alors que dans l'épisode de l'onction de Béthanie Jésus, prophétisant, assure à ses apôtres donc à son Église qu'elle aura toujours à ses côtés ***les pauvres comme garants de sa présence, la présence du messie crucifié***. "Car les pauvres, toujours vous en avez avec vous-mêmes" [5]. Quelle parole d'espérance et de grâce !

Cette vision "religieuse" de la Kénose nous renvoie à l'athéisme contemporain. Si Dieu est aussi puissant que cela, si Dieu n'a pas été atteint par la mort du Fils, pourquoi n'est-il pas intervenu dans les désastres du XXe siècle ? Après Hiroshima, la Shoah, les génocides, le pillage des pays pauvres, la faim toujours présente dans le monde, comment parler de l'engagement de Dieu envers la création, comment encore parler du Salut en Jésus-Christ ?

La vision de la foi : Messie crucifié

Nous avons appris du Quart-Monde que ***Dieu est bien plus grand que nous ne croyons***. Dieu ne répond pas seulement aux soucis des gens bien, mais il répond d'abord à ceux qui sont toujours en risque d'être détruits, pour montrer son amour pour tous. Et sa manière de répondre, c'est ***la croix***, non pas comme un élément pédagogique mais comme un ***lieu de révélation de son identité.***

Nous étions en réunion avec des personnes du Quart-Monde pour partager sur les signes que nous avions de la résurrection. Personne ne parlait. L'animateur avait beau faire de nombreuses tentatives, personne ne prenait la parole. À un certain moment, un homme a dit : "*Je ne sais pas ce que c'est que la résu... la résurrec...* (il avait de la peine à prononcer le mot résurrection) *mais Jésus il est mort comme nous, il est mort comme un chien...*". À ce moment-là les personnes du groupe se sont mises à parler. Il ne fallait pas attendre la résurrection pour voir les signes de la vie de Dieu, mais la croix était un lieu, le lieu de la présence de Dieu. Leur existence n'était plus solitaire, car Dieu lui-même était venu habiter chez eux, vivre et mourir comme eux. Alors leur vie avait peut-être un sens.

Leur existence n'était plus solitaire, car Dieu lui-même était venu habiter chez eux

Dans l'hymne aux Philippiens Paul fait ressentir la triple Kénose du Fils. De Dieu qu'il était, il s'est vidé pour devenir humain. D'humain, il est devenu obéissant jusqu'à la mort et Paul insiste là-dessus, la mort de la Croix. La croix est une Kénose supplémentaire à l'incarnation et à la mort. En effet l'Écriture dit : "Il est maudit celui qui est pendu au gibet"[5]. ***Jésus, considéré comme maudit de Dieu rejoint tous les maudits de la terre...*** Dans la vision de foi, c'est un messie crucifié[7], au cœur blessé, qui est espérance des pauvres et donc de tous les humains. ***La Kénose n'est donc pas seulement une manière de faire de Dieu, un système, mais une manière d'être.*** Le Père Joseph a pu écrire : "*Sans les pauvres nous n'imaginons pas l'amour de Dieu moindre, mais autre qu'il n'est. Nous risquons de nous tromper, non pas sur la qualité ni la profondeur de l'amour, mais sur la nature même de Dieu*"[8].

Le Fils est atteint, marqué par les blessures et ce sont celles-ci qu'il présente à ses disciples au soir de la résurrection pour dire son identité.

Les personnes du Quart-Monde voient dans la croix le lieu où Dieu les a rejoints. Abandonnés, isolés, humiliés, elles se reconnaissent dans ce Dieu qui crie : "*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*".

Ce n'est pas la souffrance ni le sang qui sauvent, mais cette fidélité du Christ envers son Père et envers les humains. Il a été tenté sur la croix, à trois reprises de se sauver lui-même[9], de se sauver sans son Père, de s'évader de la condition humaine. Mais il est demeuré l'Emmanuel, Dieu avec nous. Le faisant, il devient le chemin vers la vie. Mais si Jésus meurt vraiment comme homme, le Dieu qu'il est, est entraîné d'une certaine manière dans cette mort. S'il meurt comme Fils, le Père lui aussi est entraîné dans cette mort. Comment pourrait-il en être autrement ?

Jean dans son évangile relate le don de l'Esprit à la mort de Jésus et le percement du cœur d'où jaillissent le sang et l'eau. C'est sa manière de montrer le fin fond de la Kénose. Dieu dans la mort du Christ remet totalement sa puissance de vie entre les mains des humains par le don de son Esprit. C'est par la foi que les croyants reçoivent de Dieu toute sa puissance créatrice et salvatrice. La mort du Christ resitue l'humain dans sa vocation première : arrêter de regarder le ciel, de fabriquer des idoles de Dieu, mais devenir, enfin, intendant de la création : garder le jardin de la Parole, le cultiver et rendre un culte au créateur[10].

Geneviève et Pierre Davienne, Diacre
Communauté du Sappel de Vénissieux

1) Karl Rahner, Herbert Vorgrimmler, *Petit dictionnaire de théologie catholique,* Seuil, 1970. Édition originale Verlag Herder, 1961, Freiburg im Brisgau.
2) Il y a actuellement une reprise de cette vision. Voir notamment Rahnema Majid, *Quand la misère chasse la pauvreté,* Fayard Actes sud, 2003.
3) Voir Carlos Mester, *La mission du peuple qui souffre*, Cerf. Conception combattue par l'Église selon laquelle Jésus aurait été un Dieu ayant seulement l'apparence d'un homme : il n'aurait pas réellement souffert. *Dictionnaire du Nouveau Testament* de Xavier Léon-Dufour.
5) Jn 12, 8 traduction mot à mot.
6) Dt 21, 23.
7) I Co 1, 23.
8) In *Pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Cerf/Quart-Monde, 1986.
9) Lc 23, 35-37 et 39.
10) Gn 2, 15 *Shamar* : garder et *'avadah* : cultiver et rendre un culte.

Chemins bibliques de fragilité

La faiblesse, la maladie, le péché, l'exclusion et la mort marquent durement la condition humaine, et l'homme biblique médite sur cette réalité. Les Psaumes, qui sont comme le condensé de l'expérience biblique, l'expriment dans la prière : « *Seigneur, fais-moi connaître ma fin et quelle est la mesure de mes jours, que je sache combien je suis éphémère ! Voici, tu as donné à mes jours une largeur de main, et ma durée n'est presque rien devant toi. Oui, tout homme solide n'est que du vent ! Oui, l'homme va et vient comme un reflet ! Oui, son agitation, c'est du vent ! Il entasse, et ne sait qui ramassera* » (Ps 39,5-6). Le prophète Isaïe reprend dans ce registre de « l'inconsistance humaine » : « *Tous les êtres de chair sont de l'herbe et toute leur constance est comme la fleur des champs : l'herbe sèche, la fleur se fane quand le souffle du Seigneur vient sur elles en rafale. Oui, le peuple, c'est de l'herbe : l'herbe sèche, la fleur se fane, mais la parole de notre Dieu subsistera toujours !* » (Is 40, 6-8) Ces versets interviennent dans un contexte de consolation et d'annonce de la venue du Seigneur, venue qui est à préparer. Le rappel de la faiblesse humaine invite à autre chose qu'à une simple constatation désabusée de la fragilité ontologique de l'homme.

Mais la Bible ouvre aussi une autre porte : elle suggère que la fragilité peut être la conséquence du choix de celui qui veut être au service de la Vie et des autres. Nombre de personnages bibliques, depuis Joseph, fils de Jacob, jusqu'à l'apôtre Paul, en passant par Jérémie et le mystérieux « serviteur souffrant » suivent ce chemin du juste mis à l'écart, moqué et parfois persécuté, mais à travers qui Dieu donne la vie en abondance. C'est ce chemin que Jésus accomplit en plénitude, éclairant tous ceux qui avant et après lui le suivent.

Je me propose donc de voir quelques points importants de ce qui est dit dans la Bible à propos de ces deux faces de la fragilité.

Abbaye du Thoronet

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8,5)

La façon dont l'auteur biblique parle de la fragilité humaine au cours des récits et des livres est à préciser. Je propose ici trois pistes :

- ***Cette fragilité*** n'est pas présentée comme la composante unique ni même principale de l'humain, elle est ***toujours en tension avec la gloire de l'homme***, son origine et sa destinée « à l'image de Dieu » comme le précise le premier récit de création (Gn 1, 26-27). En Genèse 2, l'homme modelé à partir de la poussière du sol devient un être vivant après avoir reçu l'haleine de vie insufflée par Dieu. Il tient de la terre – *adamah*, d'où son nom Adam – et il tient aussi de Dieu. Mais la suite du récit biblique nous apprend que cette participation à la vie divine à laquelle l'humain est invité se déploie dans le temps par la relation à Dieu. Elle est aux antipodes d'une gloire humaine acquise par ses seules forces, qui est une expression du refus de la condition de créature fragile. (Plusieurs récits bibliques mettent en scène des personnages dont la démesure dans l'orgueil ou l'ambition illustre leur tendance à se prendre pour Dieu et à s'opposer à son projet : de Pharaon à Hérode, les exemples ne manquent pas.)

Cette gloire à laquelle est appelé l'homme, le psalmiste la chante aussi en écho avec la fragilité. En effet, c'est juste après avoir exprimé son questionnement métaphysique : « *Quand je vois tes cieux, œuvre de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as fixées, qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies ?* » qu'il s'exclame ensuite avec émerveillement : « *Tu en as presque fait un dieu : tu le couronnes de gloire et d'éclat ; tu le fais régner sur les œuvres de tes mains ; tu as tout mis sous ses pieds (...)* ». Le plus étonnant dans ce Psaume 8 est qu'il commence et finisse par une louange à la Gloire de Dieu : « *Seigneur,*

notre Seigneur, Que ton nom est magnifique par toute la terre ! » Comme une invitation à voir la gloire de l'homme « incluse » dans celle de Dieu !

- Un autre point qui apparaît dans les récits bibliques avec clarté et insistance est ***la grande sollicitude que Dieu, ou Jésus dans les Évangiles, montre envers les personnes les plus faibles***, ou fragilisées par la vie. Ainsi en est-il pour Agar, la servante étrangère d'Abraham et Sarah, qui sera pour eux une « mère porteuse ». À deux reprises elle est chassée dans le désert ; à chaque fois l'Ange du Seigneur vient vers elle et l'invite à se relever (Gn 16 et 21). Elle est d'ailleurs la première femme dans la Bible à recevoir la visite d'un ange lui annonçant une naissance. C'est également au plus profond de son découragement qu'Élie reçoit la visite d'un messager du Seigneur venu lui redonner courage. Cette attentive présence se manifeste de manière très concrète : à Agar, il montre l'eau, à Élie il ordonne : « Lève-toi et mange » ! À chaque fois l'humain est invité à participer à son relèvement ; Dieu n'agit pas à sa place, il ne fait rien sans l'homme (fragile ne signifie pas passif). On ne peut manquer d'évoquer aussi l'attention et l'engagement de Dieu auprès de son peuple esclave en Égypte. Dieu, à travers l'action de Moïse, puisqu'il n'agit jamais sans l'homme, libère son peuple de la servitude. Une fois dans le désert, le peuple reçoit la Loi, la Torah, qui lui permettra d'avancer dans le chemin de sa libération. Au cœur de cette Loi, se trouve l'attention à la Vie, notamment envers les plus faibles, symbolisés par « la veuve, l'orphelin et l'étranger ». Dans les Évangiles, Jésus ne cesse de rencontrer les pauvres, les malades et les exclus, afin de les guérir et les remettre debout. Il invite ses disciples à faire de même, et il y a toujours eu des chrétiens au long des siècles pour continuer cette mission. Cette sollicitude de Dieu et du Christ témoigne de ***la volonté incessante de Dieu de sauver l'homme de sa détresse et de sa finitude***, salut qui est accompli et donné en plénitude par le Christ.

La volonté incessante de Dieu de sauver l'homme de sa détresse et de sa finitude

- Il faut aussi remarquer tout au long des récits bibliques ***une remise en question des « évidences du monde » sur la force et la faiblesse***. C'est à une véritable traversée des apparences qu'invitent de nombreux épisodes. Qu'est-ce qui a le plus d'avenir et de fruits prévisibles : un bébé perdu sur les eaux, issu d'un peuple en servitude et menacé d'extermination, ou un Pharaon tout-puissant doté d'une armée nombreuse ? Qui va être choisi comme roi d'Israël : les aînés de Jessé, grands et beaux garçons, ou le petit dernier, David, qui garde au loin le troupeau et qu'on avait « oublié » lorsque le prophète Samuel était venu révéler le choix de Dieu ? Et quand Dieu lui-même vient « planter sa tente » parmi nous, il vient au monde couché dans une mangeoire, contraint à l'exil par les puissants de l'époque, livré à la violence des hommes et à leur refus.

« Heureux l'homme » (Ps 1,1)

Tout au long du Psautier, l'homme exprime avec une égale intensité sa louange et ses cris de supplication. La détresse qui s'y entend révèle les situations extrêmes de fragilité dans lesquels se trouve le psalmiste (et tout homme qui fait sienne cette parole) : « *Dieu, sauve-moi : l'eau m'arrive à la gorge. Je m'enlise dans un bourbier sans fond, et rien pour me retenir. Je*

Abbaye du Thoronet

coule dans l'eau profonde, et le courant m'emporte. Je m'épuise à crier, j'ai le gosier en feu ; mes yeux se sont usés à force d'attendre mon Dieu. » (Ps 69, 2-4) On pourrait citer un grand nombre de ces appels au secours adressés à Dieu. Par les images employées : l'eau qui engloutit, la boue dans laquelle on s'enlise, le filet qui enserre, les bêtes sauvages qui menacent, quelque chose est dit de l'angoisse vécue et du sentiment d'impuissance : il n'est pas possible de s'en sortir tout seul. Mais ne nous y trompons pas, ce registre imagé renvoie le plus souvent à une autre violence, celle des humains, qui est d'ailleurs souvent verbale : « *Je suis au milieu des lions ; je suis couché avec des dévoreurs d'humains ; leurs dents sont une lance et des flèches, leur langue est une épée acérée.* » (Ps 57,5)

Et pourtant, dans le Psaume 1, le ton est tout autre : « *Heureux l'homme qui ne prend pas le parti des méchants, ne s'arrête pas sur le chemin des pécheurs et ne s'assied pas au banc des moqueurs, mais qui se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit ! Il est comme un arbre planté près des ruisseaux : **il donne son fruit en son temps et son feuillage ne se flétrit pas, tout ce qu'il fait réussit*** [...] ». Ce psaume, qui est le porche d'entrée de tout le recueil, affirme donc paisiblement que tout ce que fait l'homme juste réussit ! Lorsqu'on sait les situations de détresse que rencontre ce juste dans les psaumes qui suivent, on ne peut que s'interroger sur la pertinence de cette affirmation ! Bien sûr le psautier n'est pas un récit linéaire, mais il est habituel parmi les commentateurs, juifs et chrétiens, de le considérer comme un chemin spirituel en cinq étapes qui mène l'homme à la pleine louange des derniers psaumes, jusqu'à la pure jubilation du Psaume 150, donc de le lire dans sa dynamique d'ensemble, avec une cohérence et une évolution. Alors de quoi s'agit-il ?

Regardons de plus près cet homme dont il est question ici : on apprend d'abord de lui ce qu'il ne fait pas. Une triple négation ouvre son chemin : il refuse l'installation (cf. les verbes : « s'arrêter, s'asseoir ») dans la méchanceté, le péché et l'ironie. La seconde étape du psalmiste est une attitude positive : il médite et se plaît dans la Loi, la Torah du Seigneur ; il est adossé à cette Parole de Vie qui donne une direction et invite à une relation personnelle avec Dieu. Suit une image de stabilité profonde, et de fructification. Le texte précise « il donne son fruit en son temps », et non seulement « du fruit » : c'est d'une aventure liée au mystère de chacun qu'il s'agit. L'étonnante expression « tout ce qu'il fait réussira » illustre aussi cette idée de fécondité : ***ce n'est pas lui qui réussit*** au sens d'une performance ou d'une gloire personnelle, ***mais ce qu'il fait. Et cela ne lui appartient plus.***

Parmi les nombreux personnages bibliques qui vivent cet accueil de la vie et se retrouvent ainsi dans une situation de grande vulnérabilité, arrêtons-nous sur Joseph, fils de Jacob. La dernière partie du livre de la Genèse nous raconte longuement son histoire. Avant-dernier de la fratrie, il est le premier fils de Rachel, la femme bien-aimée, et le préféré de son père. Pour cette raison, ses frères le jalousent. Il échappe de peu à leur projet de le faire mourir, est jeté au fond d'une citerne puis vendu comme esclave en Égypte. Dans la maison de Potiphar, il est rapidement nommé gérant, mais se retrouve en prison suite à une dénonciation calomnieuse. Oublié là pendant deux années, il est ensuite repéré par Pharaon grâce à une interprétation judicieuse – et inspirée – des rêves de ce dernier. Il sera ensuite nommé second de Pharaon, sauvera ainsi de la famine et le peuple d'Égypte et ses frères venus en Égypte trouver de quoi survivre. De nombreux chapitres prennent le temps de raconter le chemin que Joseph fait alors faire à ses frères avant la réconciliation. Son itinéraire est donc contrasté et le moins que l'on puisse dire est que sa « réussite » ne semble pas acquise au début du parcours ! Un parcours, donc, qui invite entre autres à revisiter les notions de réussite et d'efficacité.

Il donne son fruit en son temps et son feuillage ne se flétrit pas, tout ce qu'il fait réussit

Le texte est sobre sur la vie de Joseph avec Dieu, mais un refrain rythme le récit : « Le Seigneur était avec lui ». Au début du chapitre 39, quand Potiphar lui confie sa maison, il constate : « [...] *que le Seigneur était avec lui et* ***qu'il faisait réussir*** *entre ses mains* ***tout ce qu'il entreprenait*** ». Cette expression (qui est celle du Psaume 1) est reprise à la fin du chapitre par le geôlier-chef devant l'attitude de ce prisonnier « hors du commun ». Qu'il soit au plus haut ou au plus bas, le texte laisse deviner l'intimité entre Joseph et Dieu, et situe sa fécondité en lien avec la présence de Dieu. Ce qui ne veut pas dire que le Seigneur agisse à sa place ! Son discernement dans l'interprétation des rêves, son intelligence prévoyante et son action efficace sont bien mises en avant. Une personne fragile, vulnérable, cela ne veut pas dire incompétente ou incapable. En l'occurrence, ***cela signifie qu'il a été rejeté, qu'il n'y a pas répondu par la violence ou la vengeance, mais par le don de ses capacités. C'est dans cette fragilité-là que Dieu le soutient, lui donne sa force et le sens de ce qu'il vit***, sans mettre de côté la responsabilité humaine. C'est en Dieu qu'il prend appui. Le chemin de Joseph avec Dieu ne s'arrête pas là. Au travers de toutes ces épreuves, Joseph répand autour de lui la lumière reçue de sa proximité avec Dieu : sur Potiphar et sa maison, dans la prison, sur Pharaon et l'Égypte, et enfin sur ses frères. Après s'être fait reconnaître d'eux, il s'exclame : « *Mais ne vous affligez pas maintenant et ne soyez pas tourmentés de m'avoir vendu ici, car c'est Dieu qui m'y a envoyé avant vous pour vous conserver la vie* ». Au début de l'histoire, il a été envoyé par son père humain, Jacob, pour « *aller voir la paix de (ses) frères et ramener une parole* » dit littéralement le verset 37,14. Joseph affirme maintenant que dans leur histoire commune, le véritable envoyeur qui a le souci de la fraternité et de la vie, c'est Dieu. Dans son pardon, Joseph ne gomme pas pour autant l'histoire passée comme si l'injustice subie n'était rien. Il a fait faire à ses frères un chemin de vérité. Non pour se venger, mais pour qu'ils réalisent ce que lui et son père ont vécu, que la vie est précieuse et qu'on ne fait pas n'importe quoi avec elle. L'enjeu est grave, et le pardon ne saurait avoir lieu sans que ses frères en prennent conscience.

Cela signifie qu'il a été rejeté, qu'il n'y a pas répondu par la violence ou la vengeance, mais par le don de ses capacités. C'est dans cette fragilité-là que Dieu le soutient, lui donne sa force et le sens de ce qu'il vit

Au dernier chapitre de cette histoire, alors que Jacob est mort et que ses fils – qui visiblement n'ont toujours pas compris – craignent de nouveau la vengeance de leur cadet, Joseph donne la clé de tout le récit par sa réponse : « ***Ne craignez point ! Vais-je me substituer à Dieu ? Le mal que vous avez médité contre moi, Dieu a choisi d'en faire du bien, pour la vie d'un peuple nombreux*** » (50,20). On comprend pourquoi plusieurs Pères de Église ont rapproché la figure de Joseph de celle du Christ, le mouvement est bien le même : Dieu donne la vie en abondance par son Fils mort de la violence des hommes. La vie, la passion et la résurrection de Jésus éclairent et donnent sens à ce que d'autres, avant et après lui, essaient de vivre : choisir d'être dans une attitude de service et d'amour, consentir à la fragilité, la mise à l'écart, la peur, le découragement qui découlent de ce choix et rester ancré en Dieu dans cette traversée. Afin de participer à la manifestation de la plénitude de la Vie qu'Il donne. Dans cette logique qui est celle des Béatitudes, le Christ est le chemin sûr, la lumière pour les pas incertains et la nourriture donnée pour la marche.

Isabelle Carlier
Bibliste

J'ai excommunié Benoît XVI

C'est énorme, c'est vrai, disproportionné avec ma chétive personne ! Mais il faut bien que je l'avoue, je ne peux pas le cacher aux amis : j'ai excommunié Benoît XVI. Alors que lui venait de lever l'excommunication des évêques intégristes... !

Vous ne me prenez pas au sérieux ? C'est pourtant vrai. Que s'est-il passé ? Fin janvier, quand Rome a consolidé ces quatre mitres schismatiques sans tenir grand compte de leur refus du renouveau du dernier concile, de la reconnaissance de la liberté religieuse, de l'œcuménisme, de l'ouverture au monde, et j'en passe, j'ai cessé de nommer l'évêque de Rome dans la prière eucharistique.

Notez que je n'ai pas inventé pareil silence. Dans les Églises anciennes - sentez comme je suis porté vers la Tradition ! - quand il y avait des chamailleries, souvent passagères, on cessait de faire mention pendant la messe des camarades avec qui on était en pétard. On les nommait à nouveau quand on avait arrangé les affaires. Donc pas de gloussements hypocrites, de soupirs vers l'unité, mais déclaration nette de désaccord jusqu'à ce que tout soit clarifié.
Alors j'ai fait pareil.
Et puis, trop, c'est trop ! Après :
- la bévue de Ratisbonne,
- la nomination à Varsovie d'un archevêque, ancien indic da la police communiste, qu'il a fallu démissionner au seuil de la cathédrale,
- la création d'un prieuré pour quatre prêtres intégristes à la barbe de l'archevêque de Bordeaux,
- la possibilité offerte à ces intégristes dépendant directement de Rome d'ouvrir un séminaire (ce qui révélait, derrière les trémolos à l'unité, une stratégie de restauration d'une Église "à l'ancienne"),
- voilà qu'on fait encore des avances aux disciples obstinés de Mgr Lefebvre !

Lèverai-je un jour l'excommunication ? Il faudrait des signes de repentance et de fidélité en actes aux orientations de Vatican II.

Pourvu que je ne me fasse pas traiter de schismatique... Mais peut-être qu'à ce moment-là, on s'occupera de moi, on m'encouragera à célébrer la messe dans la langue de ma vie, avec les gens, sans leur tourner le dos, peut-être aussi qu'on sera soucieux de leur liberté de conscience, qu'on partagera davantage leurs attentes et leurs luttes, quelles que soient leur religion, leurs convictions et les couleurs de leur âme. En se tournant résolument vers l'avenir ! Avec quelqu'un, un juif, qui semble un peu oublié à Écône et qui ne parlait pas latin : Jésus.

Gérard Bessière
30 janvier 2009

Prêtre, écrivain et poète, Gérard Bessière est retiré depuis vingt ans en son village natal de Luzerch, dans le Lot.

Il exerça au sein du diocèse de Cahors, fut aumônier national des catholiques de l'enseignement public. Prédicateur à la messe radiodiffusée de France Culture... Homme de lettres, il fut chroniqueur à *La Vie*, fonda avec d'autres des revues telles que *Les cahiers du libre avenir et Notre Histoire*, donna naissance à une bonne trentaine d'ouvrages, dont *Jésus : le dieu inattendu.*

Jacques Malandain

Jacques Malandain, équipier de Seine-Maritime, nous a quittés, après avoir participé activement aux recherches de la Bibliothèque Michel Duclercq où se retrouvent régulièrement Guy Coq et Edmond Vandeermersch.

Des extraits de son travail seront publiés dans un numéro ultérieur de *Lignes de crêtes* et pourront témoigner de son attachement à la laïcité.

Avec “Réseau d’Éducation sans Frontières”

Je suis rééducatrice de RASED (Réseau d’aides spécialisées aux enfants en difficulté) depuis de très nombreuses années. Ce qui signifie que j’ai à prendre en charge, à raison d’une heure par semaine, des enfants d’écoles primaires et maternelles qui peinent à trouver leur place (enfants agressifs ou agités ; enfants instables, excessivement rêveurs ou excessivement solitaires ; enfants n’entrant pas dans le langage ou dans les apprentissages… Ces symptômes pouvant bien entendu se cumuler).

Ces enfants sont signalés au RASED par les enseignants et leur prise en charge s’effectue avec l’accord des familles. Je travaille avec eux en groupe de deux, trois ou quatre, beaucoup plus rarement individuellement. L’objectif est double : d’une part nouer une relation privilégiée qui permette “d’accrocher“[1] l’enfant ; d’autre part aider les familles (lesquelles sont souvent assez demandeuses) à réfléchir à ce qui se joue. J’ai présenté ce travail dans l’ouvrage *Enfances populaires, invisibles enfances* que j’ai publié aux éditions de la Chronique Sociale en 2006.

Précisons enfin que si je décris ici une expérience de militantisme menée dans le cadre de RESF, mon témoignage est tout à fait personnel et n’engage en aucun cas le mouvement !

1) Il y a très certainement un rapport entre le travail “d’accrochage” auquel je tente de procéder, surtout avec les enfants les plus jeunes, et celui mené auprès des adolescents “décrocheurs”.

Dans le secteur (huit écoles primaires et maternelles, dont quatre classées ZEP) où j’exerce en tant que rééducatrice de RASED depuis près de dix ans, les relations écoles-familles sont plutôt satisfaisantes. Plutôt satisfaisantes au sens où les heurts sont peu fréquents. Plutôt satisfaisantes au sens où les rendez-vous manqués sont assez rares et où les familles prennent en compte les demandes, suggestions ou conseils que donne l’école. Plutôt satisfaisantes au sens où les échanges sont le plus souvent souriants et même chaleureux, où les parents osent nous faire part de leurs difficultés, parfois même nous appeler à l’aide… J’ai ainsi le souvenir d’une mère débarquant un beau jour avec ses paquets et son bébé de quelques mois : elle venait d’être purement et simplement virée du logement qu’elle occupait ; le premier lieu où elle venait demander de l’aide, c’était l’école que fréquentaient ses aînés… Marque de confiance certes encombrante, mais marque de confiance tout de même ! Autre souvenir : celui d’un père sénégalais qui, ayant envoyé deux de ses enfants au pays, ne parvenait pas à les faire rentrer en France… Un formulaire administratif manquait et la Préfecture lui opposait une fin de non-recevoir. C’est à l’école que ce père demandait du secours. Avec raison puisque l’intervention de la directrice a suffi à dénouer la situation !

Relations plutôt satisfaisantes. Mais ô combien superficielles. Car il n’est pas besoin d’être sociologue pour constater que **les parents et les professionnels de l’école n’évoluent pas dans le même univers**… Les uns habitent dans des immeubles souvent vétustes, sont très majoritairement d’origine étrangère et naviguent à vue entre CDD et missions d’intérim. Les autres sont le plus souvent propriétaires d’un pavillon situé à dix ou vingt kilomètres de la cité, sont français d’origine et occupent un emploi stable… Les uns s’offrent une sortie Mac Do, les autres poussent le pied jusqu’à un petit restau en centre ville. Autant dire que les points de rencontre sont rares : il n’est d’ailleurs qu’à voir l’étonnement des enfants s’ils nous croisent dans le quartier un jour qui n’est pas jour d’école !

Tout cela est bien connu. Et ne semble pas prêt de s’arranger : même en étant optimiste, on ne peut pas dire que la société française actuelle s’oriente vers le mixage social et l’ouverture à l’altérité ! Restent donc, pour pallier la méconnaissance réciproque, les moments de convivialité : les fêtes d’école sont à cet égard des moments forts, où les enfants peuvent avoir le spectacle de leurs parents et de leurs enseignants au coude à coude, à égalité ou presque (les hiérarchies sociales s’estompent, on le sait bien, quand il s’agit s’installer des tables et des chaises !) Restent ces moments-là, mais reste qu’ils sont ponctuels et tant soit peu artificiels.

D’autres moments, en revanche, me semblent plus porteurs. Je veux parler de l’expérience de parrainage d’une famille, expérience vécue au cours de l’année 2006-2007.

Dès les premiers jours de septembre, Leïla[2], une mère dont l'enfant venait d'entrer en maternelle, est venue trouver le directeur : son mari, tout comme elle, se trouvait sans papiers et sous le coup d'un arrêté d'expulsion. Elle avait entendu parler de RESF (Réseau Éducation Sans Frontières) et sollicitait donc l'aide de l'école. Le principe de base de RESF, c'est la mise sur pied de comités de soutien constitués de parents et d'enseignants, éventuellement aussi de personnes extérieures à l'école. Le directeur m'ayant renvoyé la demande (il me savait très proche de RESF et connaissait mes engagements militants), j'ai donc essayé de constituer un comité. Mais si mes collègues étaient moralement d'accord sur la nécessité de tenter d'aider cette famille, tous ne m'ont pas moins fait savoir qu'ils n'étaient guère disponibles... Et qu'ils ne se sentaient pas non plus à l'aise pour interpeller les mères et les pères à la sortie des classes !

Le premier moment de découragement passé, j'ai décidé de solliciter, un à un, des parents que je connaissais bien et dont je supposais qu'ils seraient sensibles à la cause : telle mère, elle-même réfugiée, accepterait-elle de prendre chez elle en urgence, si nécessaire, le petit Ahmed ? Telle représentante élue des parents d'élèves serait-elle prête à servir d'interlocuteur dans les échanges de courriers avec la Préfecture ? Tels pères, que j'avais déjà rencontrés à des rassemblements de soutien aux sans-papiers, seraient-ils d'accord pour se rendre en délégation chez le Préfet dans l'hypothèse où celui-ci accepterait de nous recevoir ? Personne ne m'a répondu non. Et j'ai même perçu, chez chacun des parents sollicités, une certaine gratitude : pour une fois qu'on ne leur demandait pas de faire des gâteaux !

J'ai noué au fil des semaines et des mois une réelle amitié avec Leïla. La stratégie juridique établie, nous nous sommes toutes deux mises au travail. Il fallait rédiger des courriers, collecter des documents, s'assurer l'appui de quelques politiques tant soit peu influents... Nous nous rencontrions au moins deux fois par semaine, à la sortie des classes. Lorsqu'il était nécessaire de prendre l'avis du père, qui dans la mesure du possible travaillait (illégalement bien sûr), je venais au domicile de la famille le dimanche après-midi... À la grande surprise des enfants du quartier que je croisais alors !

Les bises et le tutoiement sont venus très vite. Leïla avait entre temps noué des liens avec de nombreuses mères de l'école. J'ai ainsi eu quelquefois l'occasion de me retrouver au sein d'un groupe de parents, que ce soit à proximité de l'établissement ou dans l'une des structures du quartier... Je n'étais plus tout à fait une figure étrangère, plus seulement quelqu'un de plutôt sympa qui travaillait dans les écoles et s'en retournait chez elle le soir venu : j'étais aussi quelqu'un qui pouvait partager un peu de leur monde (j'ai été surprise de découvrir, au fil des discussions, que toutes les familles ou presque comptaient, dans leur proche entourage, des personnes en difficulté au regard de la législation sur les étrangers)... J'étais quelqu'un avec qui on pouvait parler de la "vraie vie". J'étais quelqu'un avec qui l'on pouvait faire cause commune. Et c'est peut être cela, cette cause commune, qui fait le plus défaut, non seulement à l'école mais à la société française tout entière !

Cette aventure a connu un très heureux dénouement puisque les parents d'Ahmed ont obtenu le statut de réfugiés. Aventure gratifiante donc, et qui m'a beaucoup appris. Appris surtout à avoir moins d'appréhension à l'idée de me "mouiller", à l'idée de sortir quelque peu du strict cadre professionnel : il m'arrive quelquefois, aujourd'hui, de donner à une famille pour laquelle des situations d'urgence sont à craindre (expulsion de logement notamment) mon numéro de téléphone personnel. Aucune n'en a jusqu'ici abusé... Pas plus que n'en abusent les deux mères sans papiers dont j'ai fait la connaissance à la rentrée de septembre 2007 !

L'école d'aujourd'hui se dessèche et se technocratise : il n'est qu'à observer, aux réunions de rentrée, les yeux ronds des parents soumis à la mitraille du jargon pédagogique ! Les rencontres comme celles que je décris ne sont que des gouttes d'eau. Mais si ces gouttes d'eau parvenaient à se constituer en ondées, nul doute que l'image et le climat des établissements scolaires s'en trouveraient changés, particulièrement dans les quartiers populaires... Nul doute non plus que nous, personnels de l'Éducation Nationale, y gagnerions en humanité, en crédibilité et aussi certainement en joie de vivre !

Sylvie Blanchet
Orléans

2) Les prénoms ont été modifiés.

Venus d'ailleurs : une situation pesante vécue par des collègues du Chili, une expérience concrète de gestion du stress menée par des enseignants de Manille et l'art de l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée pratiqué par un couple de collègues allemands.

Être enseignante aujourd'hui au Chili

Voici ma réalité et celle de mes collègues qui travaillent dans un établissement privé subventionné avec un projet éducatif artistique.

Chaque jour qui passe, il est plus difficile d'être professeur avec 45 élèves par classe et des élèves ayant des problèmes de toutes sortes : déficit d'attention, hyperactivité, problèmes affectifs, difficultés d'apprentissage. Il faut y ajouter les difficultés familiales : familles désintégrées ou recomposées, qui ne se préoccupent pas des jeunes étudiants ou n'assument pas leurs diverses difficultés.

Les enseignants travaillent toute la journée, travail épuisant et stressant car ils doivent répondre à de nombreuses exigences :

♦Ils doivent s'ajuster au "sceau de qualité et d'excellence" de l'établissement, exigence de compétence et de prestige sur le marché. Pour cela il faut remplir une grande quantité de documents et noter toute action réalisée pour pouvoir en témoigner.

♦La préparation des cours doit présenter un minimum de sept stratégies méthodologiques. Si ce n'est pas un problème pour un enseignant motivé cela le devient quand les élèves sont indifférents, quand le centre de documentation de l'établissement est insuffisant, quand le soutien pédagogique est inexistant. Le professeur est alors démotivé et ses initiatives de recherche ne sont pas soutenues.

♦Le système d'évaluation n'est pas adéquat et les enseignants n'ont pas pu participer à sa rédaction. Dans mon cas, je dois affronter trois niveaux d'évaluation. Celui de l'unité technique et pédagogique, celui des coordinateurs, élèves et parents, et les évaluations externes à l'établissement. Si les enseignants sont d'accord sur la nécessité d'évaluation, nous n'acceptons pas que ce soit fait de cette manière et par tant de personnes.

♦Nous devons faire des heures supplémentaires qui ne sont pas payées, mais obligatoires si l'établissement le demande ou si l'enseignant a prévu une sortie sur le terrain, à l'extérieur.

♦Les enseignants connaissent bien leurs devoirs, mais ne connaissent pas leurs droits de travailleurs, parce que, bien que nous soyons en démocratie, les syndicats existent seulement de nom, mais très peu dans l'action. Le pouvoir des entreprises est grand ; les patrons sont nombreux et nous ne sommes pas capables de nous organiser et d'être unis. J'ai été longtemps responsable syndicale, mais on m'a renvoyée après 30 ans de travail dans un collège religieux. Quand j'ai postulé dans mon lycée actuel, le directeur m'a dit de ne pas avoir des "pratiques syndicales". Cela me fait mal parce que je suis en train de trahir mes principes. J'espère que cette année je pourrai à nouveau revendiquer.

♦De nombreux enseignants, et j'en suis, avons délaissé nos enfants, nos familles et même notre couple pour l'École, la lutte syndicale et politique, trois dimensions importantes pour un enseignant à vocation sociale, qui se considère comme un ouvrier de l'éducation ; mais nous ne sommes pas toujours compris par nos conjoints et nos familles, et même pas par nos collègues.

Aujourd'hui tous immergés dans un système globalisé, plusieurs professeurs se trouvent au seuil de la retraite, qu'ils ne pensaient plus atteindre un jour. Nous nous voyons comme des Don Quichotte, luttant contre les moulins à vent qui sont : l'individualisme, l'ignorance, l'égoïsme, l'intolérance, l'agressivité. La seule chose qui nous reste, à nous enseignants des équipes, c'est notre communauté, qui nous permet de trouver la réponse à ces souffrances, avec la convicton que Jésus-Christ est avec nous, et que nous pouvons être le levain, là où nous vivons.

I.D.N
Chili
Traduction Jacqueline Cretté

La gestion du stress

Les enseignants des pays du Tiers-Monde connaissent des problèmes nombreux et variés sur leur lieu de travail. Les classes surchargées avec plus de 60 élèves dans une seule salle, l'enseignement différencié pour répondre aux besoins et rythmes d'apprentissage de tous les élèves, les efforts considérables pour atteindre l'objectif de l'enseignement basé sur la politique du Ministère de l'Éducation, selon laquelle "Aucun élève ne doit être sacrifié"... sont les principales sources de tensions chez les enseignants et, par conséquent, les sources de leur stress professionnel. Trop de tâches administratives, des bas salaires, trop peu de moyens, des contrôles de connaissances communs à tous les établissements[1] renforcent ces tensions. S'ajoutent aux situations de stress de la vie ordinaire de l'enseignant l'augmentation du coût de la vie et les prix de toutes les denrées de première nécessité qui grimpent chaque jour.

Aux Philippines, les Équipes Enseignantes ont organisé un programme de formation continue des enseignants, destiné à équiper ces derniers d'outils et de stratégies très utiles pour faire face aux tensions causées par le travail. L'un de ces moyens est la gestion du stress. Par ce procédé, on fait prendre conscience aux enseignants de ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas maîtriser. Sont d'abord analysés les facteurs qui mènent au stress professionnel et à certaines idées irrationnelles concernant ce dernier. Puis, chacun fait part de ses réflexions sur les sensations et les changements biologiques que peut occasionner le stress. C'est une sorte d'exercice permettant de "recharger les batteries", au cours duquel les enseignants se livrent à des jeux et à des activités interactives. À la fin de l'exercice, les participants racontent, chacun à leur tour, ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont ressenti, ce à quoi ils ont pris plaisir, ce qu'ils ont apprécié.

L'objectif de cette activité est de montrer que le stress fait partie du travail quotidien. En tant qu'expérience, le stress n'est pas nécessairement néfaste, il fait partie de la condition humaine, mais nous devons savoir le maîtriser. Le stress maîtrisé nous rend productif et heureux, alors qu'une mauvaise gestion du stress est préjudiciable et risque de causer des problèmes physiques et psychologiques. Les niveaux du stress chez les enseignants varient. L'important est que ceux-ci apprennent à s'adapter. Le soutien de la part de collègues qui sont sûrs d'eux-mêmes et le fait de garder une vision positive des choses, avec des pairs pleins de confiance, réduisent les sentiments d'inquiétude, de stress et d'amertume. Un enseignant qui s'adapte peut faire face aux différentes tensions du travail et de la vie.

Voici un exercice-type présenté à la rencontre consacrée à la maîtrise du stress :

1. On débat avec les enseignants de la définition du stress. On reporte leurs réflexions dans un tableau.

2. On consacre un bref moment de partage sur ce qu'ils ont écrit dans le tableau, ainsi que sur les sensations et les changements physiques que le stress peut occasionner.

3. On répartit les enseignants en groupes et on les laisse donner leurs réponses sur des panneaux dont les titres sont affichés sur les murs.

- Situations qui me mettent en colère ;
- Situations qui me frustrent ;
- Situations qui provoquent en moi de l'inquiétude ;
- Situations qui me rendent heureux ;
- Situations qui prennent beaucoup de temps ;
- Situations qui coûtent de l'argent.

4. Chaque groupe a une à deux minutes pour écrire ses réponses en fonction de la situation indiquée sur le panneau qu'il a devant lui. On fait entendre une musique gaie pendant que les enseignants sont occupés à cet exercice.

5. Lorsque le temps imparti est terminé, les enseignants doivent se déplacer sur leur droite. On leur accorde encore deux minutes pour leur permettre de répondre en fonction de la situation indiquée en haut du tableau qui est maintenant devant eux.

6. On continue de faire tourner les groupes jusqu'à ce que chacun d'eux ait eu l'occasion d'écrire ses réponses en fonction

des situations inscrites sur les six panneaux. Ensuite, on fait lire par le porte-parole de chaque groupe les réponses sur le panneau qu'il a devant lui.

7. On analyse les similitudes, les prises de conscience et les perceptions liées aux idées énumérées. On dit quelles réponses sont des causes positives de stress et lesquelles sont des causes négatives.

8. Les participants retournent à leur place et, en groupe, recherchent des stratégies appropriées et saines pour faire face aux situations stressantes qu'ils ont évoquées par écrit.

9. Après cet exercice et les discussions, on expose des situations spécifiques et l'on fait suggérer au groupe des réponses appropriées. Alternativement, les groupes pourraient éventuellement présenter sous forme de jeux de rôles des réponses appropriées aux situations stressantes.

Voici un tableau présentant des facteurs parmi ceux qui entraînent le stress professionnel :

Types de causes de stress professionnel	Exemples
Facteurs professionnels spécifiques	Volume de travail excessif. Tâches ennuyeuses ou dénuées de sens. Bas salaires. Pauses peu fréquentes. Exigences abusives de performance.
Environnement physique	Bruit et promiscuité. Mauvaise qualité de l'air. Dangers pour la santé et la sécurité.
Méthodes d'organisation	Responsabilités et services escomptés mal définis. Exigences professionnelles contradictoires. Supérieurs hiérarchiques trop nombreux. Manque d'autonomie ou de participation au pouvoir de décision. Modes de communication inefficaces. Manque de politiques respectueuses de la vie de famille.
Changement de lieu de travail	Crainte de licenciement [2] Fréquente rotation du personnel[3] Manque de préparation aux changements technologiques. Maigres chances de promotion ou d'avancement. Tensions causées par une plus grande diversité des lieux de travail.
Relations interpersonnelles	Supérieurs distants, peu communicatifs. Médiocre performance des subalternes. Politique interne, concurrence et autres différends au sein du personnel. Brimades ou harcèlement. Problèmes causés par des horaires excessifs, loin de la famille.

Rosalinda Francia
Philippines
traduction André Poisson

1) Des tests nationaux d'évaluation sont réalisés dans les classes de 3ème, 5ème et 6ème années pour mesurer l'étendue des connaissances acquises dans toutes les disciplines enseignées au primaire et au secondaire. Si le résultat des tests est inférieur à 50% l'établissement est classé dans la catégorie à "faible niveau" ; les enseignants, s'ils sont nommés à titre définitif sont astreints à des séances de formation supplémentaires, s'ils sont nommés à titre provisoire ils sont candidats au licenciement.
2) Les enseignants des établissements publics sont tous fonctionnaires mais n'ont pas le droit de grève, ne peuvent pas appartenir à un syndicat ou à un parti politique. Tout candidat à une élection à quelque niveau que ce soit, doit démissionner de l'enseignement.
3) La fréquente rotation du personnel est due surtout à l'intervention des politiques dans le système scolaire.

Vie professionnelle, vie privée
L'art de l'équilibre…

Le système scolaire allemand ne suit pas du tout les règles d'une administration scolaire centralisée. Le temps contraint et non-contraint dépend plus qu'en France de la structure de l'établissement, du "Land", de la tranche d'âge des élèves, du cycle scolaire, de l'organisme de gestion[1]. C'est pourquoi notre témoignage ne peut être qualifié que de témoignage purement privé et vraisemblablement contesté par bon nombre de nos collègues moins chanceux ou résignés au cours de leur vie professionnelle.

Ma femme, professeur de lycée ('Studiendirektorin' à cause de quelques fonctions supplémentaires) prendra sa préretraite à l'âge de 62 ans et demi avant d'être mise à la retraite définitive trois ans et demi plus tard. En Allemagne, le fait d'avoir élevé des enfants (dans notre cas quatre garçons) n'a aucun effet sur l'âge de la retraite de la femme. Elle est devenue prof d'allemand et de "religion catholique" quand elle n'avait pas encore 24 ans. En moyenne les enseignants de lycée commencent à 27 ans.

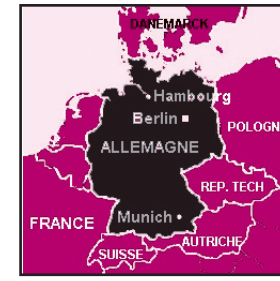
Moi-même, je suis à la retraite depuis deux ans. Au début je ne donnais que des cours de religion et de français. Mais au bout de dix ans je me suis décidé, par intérêt personnel, à faire des études d'espagnol, à l'université. Et, après avoir passé le CAPES, je donnais aussi des cours d'espagnol, surtout en second cycle menant au bac. Par la suite, mes connaissances m'ont permis de collaborer au programme d'espagnol de mon "Land". Cette tâche ainsi que ma fonction dans l'administration de notre établissement qui compte à peu près 800 élèves avaient réduit le nombre de mes heures de cours (de 26 par semaine à 18).

Mes collègues français et espagnols m'ont toujours demandé pourquoi les profs de lycée allemands enseignent plus d'une seule matière. Tout d'abord ce sont les collèges et les lycées qui en profitent parce que les enseignants sont plus disponibles et l'établissement peut répondre plus librement à la demande des parents et des élèves. Pour ma part je vois également le grand avantage d'être obligé de se tenir au courant de plusieurs matières à la fois, de suivre par exemple des cours de formation permanente et d'entraînement à l'université ou ailleurs, et de rester en contact permanent avec la langue à enseigner et les réalités des pays en question. Cela dépend, il est vrai, de la déontologie et de l'engagement de chacun.

Dans les classes du premier cycle, en dehors de la transmission des sujets du programme, c'est l'éducation et la pédagogie qui jouent un rôle éminent. Ainsi beaucoup de collègues exercent la fonction de professeur principal. Cela implique des conférences supplémentaires, des contacts permanents avec les parents, des sorties et des excursions (non remboursées).... Pour la direction d'un établissement il n'est pas facile du tout de maintenir un équilibre accepté par tous étant donné que les tâches pédagogiques supplémentaires ne sont ni rétribuées ni récompensées par l'avancement. En Allemagne la fonction de conseiller pédagogique n'existe pas.

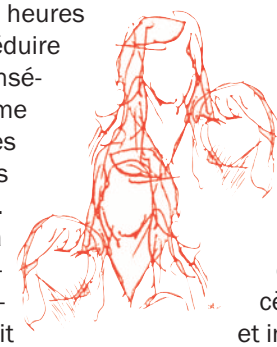
Dans les lycées de notre État fédéral de Rhénanie du Nord-Westphalie, les heures de service à plein temps s'élèvent à 26 unités de 45 minutes chacune. Les 26 unités par semaine comparées au service obligatoire de nos collègues français, signifient en même temps des classes supplémentaires avec tout ce que cela comporte comme préparations, examens, copies à corriger…

C'est pourquoi beaucoup de collègues chargés de cours qui leur de-



(1) Depuis la réunification des deux Allemagnes, on compte seize états fédéraux qui ont mis la main sur tout ce qui concerne l'enseignement public et privé. L'éventail des systèmes scolaires et la durée des différents cycles, pour ne pas parler des programmes, diffèrent d'un état à un autre. Le lycée, après 4, 5 ou 6 années passées dans le primaire selon le "Land" continue à avoir la faveur des parents, et le baccalauréat obtenu après avoir maîtrisé le second cycle est la porte d'entrée pour les études supérieures. L'école allemande maintient sa place dans le classement international malgré ses détracteurs.

mandent trop de travail ont recours à la possibilité de réduire les heures de service, au prix de voir réduire leur traitement et par conséquent leur retraite. Ma femme et moi, nous nous sommes aussi payé ce luxe, mais pour des raisons de famille. Pendant des années ma femme n'a travaillé qu'à mi-temps et la plus grande partie de son traitement servait à payer une femme de ménage, le jardin d'enfants. C'était le prix pour entreprendre l'aventure d'une "famille nombreuse", mais tout compte fait cela a valu la peine. Il nous a ainsi été possible de combiner les exigences familiales et le maintien de la vie professionnelle. Á cette époque-là et encore aujourd'hui, en Allemagne, il n'était pas du tout normal pour une mère de quatre enfants de travailler en dehors de la maison. C'était mal vu, et en plus presque impossible puisqu'il n'y avait pas de crèches, de jardins d'enfants ou d'écoles qui gardaient les enfants jusqu'à l'après-midi. Les jardins d'enfants de notre quartier par exemple ouvraient à 8 heures du matin et fermaient à midi pile ![2]



Heureusement, et par chance, ni ma femme ni moi-même, ne nous sentions jamais surmenés ou grillés par le travail. Il nous a été presque toujours possible de maintenir en état d'équilibre le travail scolaire, la vie familiale, le temps libre et l'engagement à titre bénévole. Grâce à nos études universitaires et à la combinaison des matières scolaires qui en résultaient, à savoir le français, la religion et l'espagnol pour moi, ou l'allemand et la religion dans le cas de ma femme, il y a toujours eu des transitions insensibles entre la profession et la vie non professionnelle. De nombreuses activités se recouvraient si bien que la vie ne risquait pas d'être coupée en deux morceaux antagonistes. Avec le recul on peut trouver une double raison à cela : tout d'abord nos rapports avec des enfants et des jeunes n'étaient pas un fardeau parce que nous avions décidé de devenir enseignants en toute conscience et non pas faute d'alternatives. En dehors de l'école, nous étions toujours en contact avec la jeune génération, car tous deux étions impliqués dans le mouvement des scouts catholiques au niveau du diocèse puis aux niveaux national et international. Cela se répercutait directement sur nos cours au lycée. La collaboration continue dans la préparation et l'organisation de rencontres internationales, de séminaires et de conférences me permettaient de connaître sur le terrain des partenaires français, espagnols et latino-américains. En plus, l'entraînement linguistique permanent servait aussi à éveiller l'intérêt des élèves pour les langues et les pays respectifs. En dehors du domaine des mouvements de jeunesse, les contacts avec d'autres organismes espagnols ou français me permettaient de faire de temps à autre de petites conférences à l'étranger, - et cela avec l'accord explicite de l'administration scolaire du "Land", puisque cela supposait souvent mon absence du lycée. Par ailleurs, ma femme était aussi passionnée que moi pour la chance et les possibilités qu'offre l'international. Pendant de nombreuses années nous avons collaboré ensemble à des rencontres franco-allemandes et dans la plupart des cas nos enfants, eux aussi, pouvaient en profiter.

D'autres liens se sont aussi tissés entre la profession et la vie privée : la théologie et les cours de religion ne pouvaient pas se cantonner dans le domaine de la simple théorie. Pendant longtemps ma femme a présidé à plusieurs reprises le conseil paroissial. Depuis des années elle est la présidente de la fédération nationale des associations catholiques des enseignants de religion, elle est membre du comité central des catholiques allemands et depuis peu aussi membre de la commission de la conférence épiscopale

(2) D'une manière générale à l'exception des lycéens, les élèves n'ont plus de cours après 13 h.

pour l'enseignement de la religion. Tout cela s'est répercuté sur ses cours de religion qui profitent aussi de nombreux contacts avec les œuvres charitables de l'Église comme "Adveniat", "Misereor" ou "Missio", orientées vers le Tiers-Monde. Quelques voyages nous ont permis de connaître l'un ou l'autre de leurs projets sur place. Et ainsi nous recevons de temps en temps des invités d'Amérique Latine, ce qui permet aux élèves d'entrer en contact direct avec d'autres réalités de l'Église.

À ce sujet nos amis français nous ont toujours demandé ce qui se passe de l'autre côté du Rhin. N'est-il pas étonnant d'avoir sur le programme scolaire des cours de religion (catholique, protestante, juive) dans la plupart des "Länder", et cela autant dans l'enseignement privé que dans le public ? Bien sûr, il s'agit là d'une matière à option qui peut être échangée contre un cours d'éthique ou de philosophie. Mais la "religion" (pas à confondre avec la "catéchèse") est offerte jusqu'au bac où elle peut même figurer comme matière d'examen. Ancré dans la Loi fondamentale, à savoir la constitution allemande, l'enseignement de la religion ne contredit pas le principe de la séparation entre l'Église et l'État, du moins aux yeux des Allemands. Là où les religions font partie de l'espace public, selon la majorité des juristes, elles ne sont pas l'ennemi à combattre ou à mettre à l'écart. Apparemment le pays de la Réforme a fait d'autres expériences historiques que la France, où le principe de la laïcité a été érigé en religion d'État, du moins pour les spectateurs de l'autre côté du Rhin. Chez nous, il y a même les premières expériences d'un enseignement de la religion musulmane qui se propage. Il est demandé aux autorités musulmanes de présenter leurs convictions religieuses et sociales au grand public, c'est-à-dire à un public critique et éclairé, et de sortir des mosquées-garages. Les religions doivent se défendre et faire leurs preuves sur le marché public des idées. Et l'une des places publiques est l'école où se rassemblent toutes les convictions religieuses jusqu'à l'athéisme combatif ou l'agnosticisme sceptique. Comme les cours de religion servent à expliquer, à utiliser des méthodes historico-critiques, ils permettent d'éviter toute sorte de fanatisme ou de fondamentalisme.

Mais je ne veux pas vanter plus longtemps devant mes chers collègues français les bienfaits de l'enseignement de la religion à l'école publique !

Tout compte fait, je crois possible de garder un équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée et de découvrir des forces de synergie et même une certaine "convivialité" ou "cohabitation" des deux, sans vouloir estomper les différences et souvent des contradictions. Cela dépend, il est vrai, en grande partie des réalités et des circonstances personnelles : l'équilibre psychique et physique, la famille, les collègues, les élèves, le choix des matières, l'administration scolaire, le quartier et la structure de l'établissement, les amis, les loisirs et le temps extra-scolaire...

En tout cas, ma femme et moi, nous souhaitons à nos collègues français déjà retraités de jouir activement de ces années de repos. Et à tous ceux qui sont encore au service de nos jeunes, nous souhaitons de ne pas perdre de vue les grandeurs et les privilèges de notre profession, et d'en supporter magnanimement les misères s'il y en a, mais surtout de se garder un esprit jeune et équilibré.

Werner & Maria Friese
Essen, Rhénanie du Nord - Westphalie

Des convictions toujours actuelles

Enseignant(e)s et éducateurs chrétien(ne)s sont-ils encore actuel(le)s?

Invité à donner une conférence sous ce titre j'ai fait la rétrospective suivante :

Quand j'ai commencé à prendre des fonctions à la VCL (Association autrichienne de professeurs chrétiens) dans mon école et dans mon Land, j'ai rassemblé des "pensées" sur ce que c'est pour moi "un enseignant chrétien".

Il/Elle respecte chaque élève comme une personne unique qui lui a été confiée par les parents et par Dieu.

Il/Elle est convaincu(e) de remplir pour les élèves un devoir vital, mais se rend compte qu 'il/elle contribue seulement pour une petite part au développement des élèves.

Il/Elle joint à une autorité professionnelle et personnelle de la sympathie pour chaque élève en particulier.

Il/Elle cherche le chemin entre inaccessibilité et familiarité.

Il/Elle lutte pour que chaque élève accomplisse ce qui lui est possible, mais il/elle ne force rien.

Il/Elle établit des règles, si possible, avec les élèves, et il/elle les observe lui-même tout autant qu'il/elle le demande aux élèves.

Il/Elle mène les élèves à devenir des personnes sur qui on peut compter et qui s'y efforcent en étant lui/elle-même une personne sur qui on peut compter et qui s'y efforce.

Il/Elle est exact(e) dans des détails, mais il/elle peut fermer les yeux sur des bagatelles en riant.

Il/Elle remplit ses devoirs non en pensant aux supérieurs ou à la lettre de la loi, mais en pensant aux élèves et à la conscience.

Il/Elle sait que des enseignants font encore des fautes, il/elle admet des fautes et quand même fait toujours des efforts pour les corriger et les éviter.

Il/Elle est ouvert(e) à des innovations, même à des risques pédagogiques, et est prêt(e) à y consacrer du temps et de l'énergie.

Il/Elle s'emploie à un partage juste des devoirs et des charges entre les enseignants, à un accord et une coopération.

Il/Elle sait qu'éduquer et enseigner, c'est, d'une part, participer à la création, et d'autre part, communiquer quelque chose du message de Dieu.

Même après quarante années de service et après beaucoup d'années comme délégué du personnel et dans des commissions aux plans du Land, du pays et de l'Europe je ne vois aucune raison de considérer que ces pensées ne sont plus actuelles. Et aussi les moyens, par lesquels des associations des enseignants chrétiens font leur travail pour les collègues, n'ont été que partiellement adaptés, soutien mutuel (conversations, actions communes, excursions...), célébrations religieuses (de la messe commune à des pèlerinages), perfectionnement (conférences, carrefours, bulletins, sites internet...), participation à la représentation du personnel.

Wolfgang Rank
Autriche
Président du Secrétariat International des Enseignants Secondaires - Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens

"Sens du développement" CCFD-Terre solidaire

Á l'occasion de sa réflexion sur le sens du développement lancée en 2008, le CCFD-Terre Solidaire nous propose une réflexion sur "La responsabilité sociale et environnementale des acteurs économiques".

Dans une économie mondialisée, nous avons le sentiment de vivre sous la domination du fait économique, et nous sommes inquiets face à la montée des inégalités, des discriminations et face à la crise financière.

Nous découvrons que les ressources de notre planète ne sont pas illimitées, que les activités humaines liées au mode de développement des pays du Nord ont un impact écologique qu'il devient urgent de maîtriser si nous voulons laisser une terre vivable à nos enfants.

Nous prenons conscience de notre responsabilité, nous cherchons ce que nous pouvons faire concrètement. Il s'agit de lutter contre le découragement et l'idée que tout cela nous dépasse.

Le CCFD-Terre Solidaire réaffirme la conviction que l'homme ne se réduit pas à l'économique.

Le carême nous donne l'occasion d'entendre les témoignages de quarante partenaires venus de tous les continents. Répartis dans les différents diocèses de France, ils donneront leur témoignage.

Des millions d'hommes et de femmes font plus que rester debout dans le monde entier : ici et là-bas.

Ils sont pour nous tous, des chemins d'espérance en construisant un monde plus juste, plus solidaire, plus humain et en nous invitant au partage.

Michèle Bourguignon

Déléguée de CdEP au CCFD (Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement)

Lu, Vu, Entendu…

Olivier Roy nous permet de mieux comprendre *Le temps de la religion sans culture*. Après des recensions classiques de livres, cinéma et littérature sont associés. Merci à Claude Ollivier d'avoir lié *Jérusalem, la ville des "deux paix"* à la musique ! Innovation, des "brèves" qui renvoient au site Internet pour une information plus détaillée ; que pensez-vous de cette formule ?

«Ce n'est pas le choc des cultures mais la déculturation du religieux qui est source de violence»

Olivier Roy, **La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture.** Seuil, 2008, 288 p., 19 €

On aurait pu penser que la sécularisation grandissante effacerait le phénomène religieux. Or il n'en est rien. Car en détachant le religieux de notre environnement culturel elle le fait apparaître comme du pur religieux. Mais elle n'est pas seule en cause.

En effet le contexte actuel de la mondialisation n'est pas pour rien dans la disjonction du culturel et du religieux, qui s'exprime de façon privilégiée dans les fondamentalismes. Le fondamentalisme assume sa propre déculturation. Mais quelle est la conséquence de cette déliaison ? Pour Olivier Roy ce n'est pas le choc des cultures qui est source de violence, mais c'est la déculturation du religieux. Quel est donc le rôle de la culture pour le religieux ?

Déjà il est bon de rappeler que, en elles-mêmes, les cultures dans leurs diversités cherchent à rendre le monde habitable pour l'homme et sont les lieux de son humanisation. Or l'histoire montre que les religions ont diffusé dans les cultures à travers les valeurs qui pouvaient être partagées avec d'autres. Face à l'absolu et à la clarté de la position religieuse qui n'admet pas de demi-mesure, la culture est «en marge», une sorte «d'espace de transition», de «gradation» entre incroyance et communauté de foi. La culture permet le dialogue entre ceux qui ne partagent pas forcément les mêmes convictions religieuses mais ont des valeurs communes qui permettent une vie en commun. Les religions fabriquent donc de la culture profane.

Pour Olivier Roy c'est ce rapport à la culture qui est rompu avec les fondamentalismes religieux. La religion est le lieu du rapport à l'absolu, donc du tout ou rien. La culture elle, est un produit historique, elle est donc forcément relative. Très vite elle sera jugée, au mieux inutile, au pire nuisible. La culture est vue comme du profane, et le profane est très vite jugé comme du païen. Ainsi pour les évangélistes et pour les salafistes il faut s'en préserver pour sauver la pureté de la foi. On voit bien vite les conséquences d'une telle conception. Impossible de partager avec ceux qui ne vivent pas de la même foi. Le rapport au texte sacré est changé : on pense pouvoir le faire parler en dehors de tout contexte. S'il n'y a plus de culture on est dans «la sainte ignorance».

Olivier Roy ne propose pas une réflexion théorique mais s'attache à faire voir, à travers une très grande diversité d'exemples, «comment les relations entre religion et culture se recomposent aujourd'hui et ce que cela veut dire pour notre compréhension du phénomène religieux».

Marie-Françoise Tinel

Deux brèves

Julia Kristeva

Thérèse mon amour. Sainte Thérèse d'Avila.

Paris, Fayard, 2008, 749 p., 25 €

L'ouvrage n'est pas une biographie de la grande sainte d'Avila, ni une psychanalyse de ses états mystiques. C'est l'histoire d'un dialogue quasi-obsessionnel de Julia Kristeva avec une amie disparue depuis des siècles ! Dialogue traversé d'un amour libéré de tous ses objets et amoureux de lui-même. Folie ? Narcissisme du pur amour et qui peut faire rater toutes «les amours objectacles » disait Freud, mais qui peut seconder les civilisations ? Pour une réponse à ces questions, visitez le site de CdEP à la rubrique *Lire*.

Denise Van Canéghem

Jacques Semelin

J'arrive où je suis étranger.

Paris, Seuil, 2007, 300 p., 19,80 €

Version sonore en librairie par l'association Lire dans le noir.

Émouvante histoire d'un "non-violent" qui apprend à 16 ans qu'il va inexorablement devenir aveugle. En silence, il se livre à une double lutte : contre soi et l'angoisse et un travail de sociologue pour se préparer un avenir. Ce qui le mène de la Sorbonne à Harvard, puis au CNRS et à Sciences-Po où il enseigne aujourd'hui. Étranger partout en apparence, au travail, en famille où il ne verra jamais le visage de sa deuxième fille, il découvre paradoxalement qu'il voit plus clair en lui et dans le monde, depuis qu'il est aveugle.

Denise Van Canéghem

Pour en savoir plus, rendez-vous sur www. cdep-asso.org

*Le dernier livre de notre nouvel aumônier national**

DANIEL MOULINET
Laïcat catholique et société française : les comités catholiques (1870-1905).
Cerf, collection Histoire religieuse de la France, n° 33, 2008, 582 p., 49 €

La fin du XIXe siècle fut, pour les catholiques français, au milieu de dures épreuves, un temps d'initiatives et d'activités aujourd'hui trop méconnues. Dans un savant ouvrage, Daniel Moulinet, prêtre et professeur d'histoire religieuse contemporaine à l'Université catholique de Lyon, les remet en valeur en s'intéressant aux comités catholiques qui les ont coordonnées et défendues depuis les débuts de la IIIe République jusqu'à la séparation des Églises et de l'État et une nouvelle orientation de l'engagement des laïcs.

Appuyée sur les archives de l'époque, l'étude porte sur les assemblées des catholiques dans lesquelles se réunissent annuellement à Paris et dans le Nord, à Lille, les délégués des comités locaux, sur la composition de ces comités et leurs dirigeants, sur les œuvres elles-mêmes, nombreuses et diverses, concernant la spiritualité et la dévotion, l'enseignement et les mouvements de jeunesse, l'action sociale et charitable, la défense et la propagande religieuses.

Les hommes d'œuvres, d'abord monarchistes et proches de l'Ordre moral, sont bientôt confrontés à la politique de la République anticléricale, hostile notamment aux congrégations religieuses, mais aussi, d'autre part, embarrassés au sujet du Ralliement préconisé par le pape, sans que soit enrayée l'évolution vers la rupture unilatérale du Concordat par l'État républicain. Ils sont pour la plupart des notables, dévots et dévoués, estimant que leur foi chrétienne implique un devoir moral de mettre leur situation sociale au service d'une christianisation de la société.

S'ils n'ont pas réussi dans leur dessein de restaurer un ordre social chrétien ni dans leurs tentatives d'influencer la politique de l'État, ils témoignent de l'importance prise par un certain laïcat qui, bien que restreint, se montre actif et renouvelle la mentalité catholique.

Jacques Dagory

* Cf. page 45 de ce même numéro

De l'intérêt du désert

ANSELM GRÜN
Apprivoiser nos pensées.
Mediaspaul, 2008, 104 p., 11 €

Ce petit livre vient à son heure ! Dans la morosité ambiante et le déluge de mauvaises nouvelles (événements déjà arrivés, prévisions catastrophiques...) l'auteur nous donne quelques pistes expérimentées par les Pères du désert pour «apprivoiser nos pensées»... c'est-à-dire de pas laisser encombrer notre esprit par des pensées négatives qui nous empêchent de voir sainement la réalité et donc d'agir.

Bien entendu nous ne sommes pas des moines bénédictins, mais nous pouvons quand même tirer profit de la réflexion de l'auteur toute baignée de l'expérience des Pères du désert, quitte à la transposer dans notre vie quotidienne. Comme beaucoup de cas concrets sont évoqués de pensées pernicieuses, il serait étonnant que le lecteur n'en trouve aucun qui lui permette de se reconnaître !

Un livre qui aide à ne pas entrer dans la déprime – ou à en sortir si besoin est.

Marie-Thérèse Drouillon

Réfléchir et discerner

YVES DE GENTIL-BAICHIS
Xavier Thévenot, passeur vers l'autre, passeur vers Dieu.
Paris, DDB, 2008, 205 p., 19 €

À tous ceux qui s'interrogent sur la foi, et plus encore sur la morale chrétienne, ce livre, qui retrace l'expérience vécue d'un moraliste, professeur de morale à la Catho de Paris, sera sûrement très utile. Ils n'y trouveront pas de "réponses" à leurs questions, mais, mieux, ils découvriront comment le père Thévenot apprenait à ses étudiants à «réfléchir et à discerner». Comme le souligne Yves de Gentil-Baichis dans l'avant-propos, il «savait donner les outils pour débroussailler par soi-même les sujets les plus épineux». Il ne se contentait pas d'enseigner, mais passait beaucoup de temps à écouter laïcs, prêtres, religieux... en détresse, ou tout simplement en recherche d'un équilibre humain et spirituel profond. D'où une expérience qu'en ami Y. de G-B nous transmet avec admiration et simplicité. Aucun des grands problèmes de ce temps n'est éludé : morale sexuelle, régulation des naissances, cohabitation juvénile, homosexualité, euthanasie, désir d'enfants, rôle de l'interdit... pas même les difficultés avec Rome que le Père Thévenot a vécues avec calme, courage et sérénité.

La rencontre avec ce Salésien, mort en 2004, est une grande source de joie tant elle éclaire des notions souvent si mal comprises, si mal expliquées.

Donnons-lui la parole pour terminer : «Faire des cours de morale aux élèves ? Non, merci, je ne vais pas enseigner le permis et le défendu aux jeunes». Et plus loin : «Morale, donner le goût de vivre»

Marie-Thérèse Drouillon

Du roman au film *Caos calmo* ou *Chaos calme*

Le film *Caos Calmo* est l'adaptation du roman éponyme de Sandro Veronesi, lauréat du Prix Strega (équivalent du Goncourt) et best-seller en Italie. Paru en France en 2008, ce livre y a reçu le Prix Femina étranger, quelques semaines avant la sortie du film.

Roman

La longueur du roman (500 p.) ne doit pas effrayer le lecteur. Son accès est facile, en dépit de quelques lenteurs : mais cela vaut la peine de prendre son temps pour le lire, parce qu'il a bien des dimensions différentes. C'est d'abord un roman non conformiste sur le deuil : Chaos calme. Pourquoi ce titre étrange ? Notre héros Pietro et son frère Carlo ont sauvé deux femmes de la noyade ; en rentrant chez lui, il trouve sa femme, Laura, morte. C'est le Chaos ! Mais sur le moment, il ne ressent aucune souffrance. C'est le Calme. Et durant tout le récit il attendra vainement cette sensation.

Ce quadragénaire sportif, cadre supérieur dans une société de télévision, choisit de stationner toute la journée pendant des mois dans sa voiture devant l'école de sa fille, ou de rester dans le square à côté. Ce choix de l'immobilité va amener les autres, plus ou moins fascinés par son attitude, à venir vers lui : ses proches, ses amis, mais aussi les grands patrons de son entreprise en cours de fusion avec une société américaine (fusion ? Comme c'est bizarre !). Se mettant en marge du monde, il sert de révélateur à la vie actuelle. Les autres cherchent en lui un confident, un confesseur : il se contente d'écouter. La trame du roman unit donc, de façon originale et sans discours métaphysiques, vie et mort, problèmes universels et actualité, à travers des situations surprenantes, souvent cocasses.

Film

Le film d'Antonello Grimaldi, très fidèle au roman, a Nanni Moretti comme acteur principal, excellent.

Une mer déchaînée, au début, et une mer apaisée à la fin, peuvent illustrer ce titre.

Le réalisateur a choisi de privilégier les images sur le banc devant l'école de Claudia. Nous allons avoir toute une série de tableaux et c'est prétexte à une véritable étude de mœurs.

Ce banc est un excellent observatoire du va-et-vient des habitants du quartier. Signalons l'énigmatique femme blonde sortant son chien, et cet enfant trisomique avec sa mère. Mais ses proches, inquiets de sa situation, viennent le voir et c'est, pour certains l'occasion de parler de leurs propres problèmes.

Une scène, aussi inattendue que fort osée, quand on assiste aux ébats de Pietro et de la femme qu'il a sauvée, en a choqué plus d'un. En Italie, cela a failli faire beaucoup de tort au livre (vingt pages lui sont consacrées). Un moment de Chaos dans un Calme apparent ?

Comment terminer ? La maîtresse de Claudia, pour expliquer un "palindrome" avait utilisé le mot de "réversibilité". À la fin Claudia le reprend et c'est alors que Pietro comprend que sa fille lui suggère de reprendre une vie normale, d'autant que ses camarades se moquent d'elle !

Et Pietro abandonnera son banc pour un avenir que nous ne connaîtrons pas !

Film à ne pas manquer, même s'il faudra peut-être attendre sa sortie en DVD.

Jeanne-Marie Baude,
Francis Filippi

Un barrage contre le Pacifique

Ce film*, sorti en 2009, a été inspiré par le roman, du même nom, de Marguerite Duras, écrit en 1950. Rithy Panh, réalisateur cambodgien, a tenu à le tourner non loin des lieux-mêmes où s'est déroulée l'histoire. *Hiroshima mon amour* lui avait fait découvrir l'écrivain.

Indochine en 1931, c'est le temps de la colonisation avec une administration assez corrompue, avec une armée qui réprime brutalement des paysans en colère (meurtre d'un agent du cadastre).

Autobiographie de M. Duras, on nous montre la vie d'une mère, interprétée de belle façon par Isabelle Huppert, qui vit avec ses deux enfants, Suzanne et Joseph (16 et 20 ans). La vie est dure et difficile. On vient de la duper en lui vendant un terrain inondable donc non cultivable ! D'où son projet de construction d'un barrage.

Difficile de se faire entendre entre les colons "riches" et les colons "pauvres" dont cette famille fait partie. Mère excessive, mère manipulatrice, le climat familial est souvent oppressant et certaines situations ambiguës, telles certaines scènes de ce beau commerçant chinois, Monsieur Jo avec Suzanne. Usée par ces luttes et sa maladie, à la veille de sa mort elle passera le flambeau à sa fille : "Vas-y, continue à te battre", et c'est ce que Suzanne fera !

Certains pourront trouver le film un peu lent, des successions de scènes parfois prévisibles, mais ceci ne doit pas faire oublier ses qualités dégageant tout particulièrement une volonté de vivre mais dans un combat incessant !

Francis Filippi

* En 1958 il y avait déjà eu un premier film tourné par René Clément, *Barrage contre le Pacifique*, avec Sylvana Mangano dans le rôle de la mère.

Dialogue interculturel

C'est un hommage à la ville de Jérusalem* et son histoire chantée durant plusieurs siècles par des musiciens arabes, juifs et chrétiens qui se rejoignent sur un chemin jalonné par les diverses traditions de la ville dans ses légendes, ses croyances, ses événements contemporains pour un fabuleux concert de vie, de culture et de spiritualité. Le pouvoir de la Musique et de la Parole tracé à travers les grandes religions monothéistes, juive, chrétienne et musulmane prend alors une force indéracinable pour une œuvre de Paix et de Vérité œcuméniques. Pour ce faire Jordi Savall a rassemblé des musiciens, poètes, chanteurs musicologues, historiens et chercheurs issus de quatorze nations qui se sont retrouvés rassemblés autour de l'ensemble «Hesperion 2» et du «Al Darwish» avec la soprano Montserrat Figueras et la Capella Real de Catalogne pour donner forme à un programme musical et historique complexe mais passionnant.

Trois chapitres centraux détaillent cet itinéraire : ce sera d'abord la période de la ville juive de Jérusalem depuis l'époque de sa fondation jusqu'à sa destruction avec le son du Shofar, les Psaumes de David, la danse et des poèmes tirés du Talmud du Rabin Aqiba récités en hébreu. La ville chrétienne sera évoquée depuis l'arrivée de sainte Hélène en 326 jusqu'à la date des croisades et la conquête de la ville par Saladin en 1187 et définitivement par les musulmans en 1244, une époque représentée par l'un des plus anciens chants à la croix attribué à l'Empereur Leo VI (le Planctus de la Vierge) suivi de l'appel à la guerre sainte de 1095 du Pape Urbain II avec trois des plus célèbres et des plus beaux chants des croisades dont le *Pax in nomine Domini* de Marcabru (1100-1150) pour la première croisade. Ce sera l'évocation de la ville arabe et ottomane de 1244 à 1516 pour la période arabe avec des improvisations au Oud et le chant de la Sourate XVII,1 (Mahomet qui va au ciel depuis le Rocher du Temple) complétée par une danse de Soma dans la tradition Soufi et le chant Sallatu Allah. La période ottomane qui va de 1516 jusqu'à 1917 est symbolisée par le Makkam Uzäl Sakil (manuscrit du XVIIe siècle) avec la recréation du songe de Saladin le Magnifique récité en turc et l'une des plus belles marches guerrières ottomanes du XVIe siècle.

Le chapitre suivant sera dédié à Jérusalem ville de pèlerinage, avec le chant du Rabbin poète sérafade de Saragosse «Le chantre de Sion» ou celui tiré des *Cantigas* d'Alphonso X le Sage sur le miracle de Santa Maria et un texte des plus connus des voyageurs arabes, celui de l'explorateur marocain Ibn Battuta de Tanger (1304-1377 ?). Le cinquième chapitre sera dédié à Jérusalem terre d'exil avec des chants d'exil et d'asile, la Romance «Palestina hermoza y santa» qui chante de la diaspora Séfarade, un lamento palestinien, une plainte arménienne en souvenir du génocide de 1915 et un bouleversant chant ashkénaze de la mort sur le génocide perpétré par les nazis à Auschwitz lors de la deuxième guerre mondiale chanté par le Cantor Schlomo Katz en 1950 «El male rahamim» (Cf. CD 2, plage 12).

La conclusion de cette histoire musicale et profondément humaine est tirée par des «vœux de paix» arabes, juifs, arméniens, orthodoxes et latins catholiques dans un dialogue de chants sur une mélodie anonyme conservée par la tradition orale dans presque toutes les cultures méditerranéennes. Les «trompettes de Jéricho» de Jordi Savall achèvent en fanfare cette épopée musicale sur Jérusalem, la ville sainte des deux Paix : la Paix céleste et la Paix terrestre, «un véritable dialogue interculturel, dira-t-il, entre des hommes appartenant à des nations et des religions très différentes mais qui ont en commun le langage de la musique, de la spiritualité et de la beauté».

Claude Ollivier

** Jérusalem, la ville des deux Paix : la Paix céleste et la Paix terrestre. Montserrat Figueras, Al-Darwish (Galilea) – Hesperion XXI – La Capella Real de Catalunya dir. Jordi Savall*
Alia Vox AVSA9863 A+B (Livre-Disques 2 CD)

Échos variés

Ce numéro parait juste après l'assemblée générale de Peltre. Vous y trouverez quelques échos de cette rencontre : le mot d'accueil de notre nouvel aumônier Daniel Moulinet et le rapport d'orientation.
Mais la vie de l'association est aussi faite de rencontres locales, de sessions estivales. Ces quelques pages donnent quelques exemples de ce qui se fait ici ou là.

Daniel Moulinet premier aumônier de CdEP...

L'assemblée générale de Peltre est la première étape de Chrétiens dans l'Enseignement Public sans la tutelle des deux associations fondatrices.

Nos deux aumôniers Jean-Guy Girardet et Philippe Marniquet ont gentiment accepté de prolonger leurs mandats respectifs jusqu'à cet instant. Qu'ils soient vivement remerciés pour le temps qu'ils nous ont consacré et tout ce qu'ils nous ont apporté par leurs présences attentives, leurs interventions diverses et variées.

Nous sommes très heureux que Daniel Moulinet ait accepté de nous accompagner à son tour.

Prêtre du diocèse de Moulins, professeur d'histoire religieuse contemporaine à l'Université catholique de Lyon, Daniel Moulinet a une vie bien remplie. En effet, il consacre une grande partie de son temps libre au service de son diocèse où il s'occupe des archives et de la bibliothèque diocésaine et assure un service paroissial pendant les week-ends. Son évêque a cependant accepté de le décharger de ce service une fois par mois environ pour qu'il puisse nous accompagner.

Il n'est pas un inconnu parmi nous. En effet, il a longtemps été aumônier d'une équipe enseignante qu'il a abandonnée quand il est devenu professeur à Lyon. En août 2007, il avait accompagné la réflexion de l'équipe nationale des Équipes juste avant l'assemblée générale de fusion. Il est donc parfaitement au courant de ce que nous sommes et des enjeux de notre association.

Sa présence à nos côtés manifeste à la fois notre volonté de vivre en lien avec l'Église et le souci qu'a l'Église de France de nous accompagner.

Nous savons que sa riche expérience sera un atout précieux pour nous aider à relever le défi de faire vivre une association qui corresponde aux besoins des enseignants chrétiens du public d'aujourd'hui. Et nous le remercions vivement d'avoir accepté de partager cette aventure avec nous.

Anne-Marie Marty,
Présidente

Sessions d'été 2009

Ristolas

19 juillet - 2 août

Les pérégrinations de Jésus de Nazareth

avec Bernard Michollet
Contact :
Maurice et Michèle Grancher,
Le Jabert, 69690 Bessenay
Tél. : 04 74 70 92 39

Rencontre du SIESC, à Strasbourg

22 - 27 juillet

L'éducation à la citoyenneté

avec Paul Valadier,
P.-A. Dupuis, J.-F. Boulanger

Contact : Secrétariat CdEP :
Tél. : 01 43 35 28 50

Session franco-allemande à Essen

29 juillet - 7 août

Évoluer ou disparaître

Contact : Werner Friese
Uhlenbank 30
D 45239 ESSEN
werner.friese@t-online.de

Notre-Dame du Laus

24 - 31 août

À propos de Saint Paul

avec Pierre Fournier

Contact : Denise Besson,
La Martine,
impasse Jules Védrine,
26400 Crest

Plus de détails, sur **cdep-asso.org** et, pour les cotisants, dans le prochain ***CdEP-info***

Rapport d'orientation 2009

Pendant cette année 2009 nous devons relever deux grands défis : arriver à une véritable fusion matérielle au niveau des locaux, du secrétariat, des finances et montrer que nous sommes effectivement capables d'aider les chrétiens de l'enseignement public par tous les moyens décrits dans notre projet. Et pour cela faire des propositions en accord avec leurs besoins et leurs attentes

Locaux, secrétariat

Notre objectif est d'arriver, le plus rapidement possible, à une situation facile à gérer : des locaux accessibles à tous, accueillants, un secrétariat bien équipé, des secrétaires capables d'assurer les tâches courantes à l'aide de logiciels performants et bien paramètrés (fichier, mise en page, finances ...).

Un des pièges qui nous guettent est de consacrer toute notre énergie à ce travail nécessaire : on ne peut pas continuer comme l'an dernier à gérer deux fichiers, deux comptabilités, etc... Mais ce travail d'unification du secrétariat est déjà bien amorcé et ne pose pas d'autres problèmes que celui des bonnes volontés pour sa réalisation pratique. Là où ce sera plus difficile, c'est quand il faudra déménager...

La recherche du local idéal ne sera pas simple, mais nous avons bon espoir de trouver. Il faudra ensuite gérer l'aménagement des locaux, les déménagements, et ce ne sera pas facile, même si certains se sont déjà attelés à la tâche du tri et du déménagement des archives et des livres.

Mais il faudra garder du temps et de l'énergie pour le défi essentiel : l'animation de CdEP.

Animation 2009

Nous continuerons à **soutenir toutes les initiatives locales** par une information sur le site Internet et dans *CdEP-Info.* Si nécessaire, un soutien financier pourra être apporté à condition qu'il y ait présentation d'un budget prévisionnel et accord du bureau. Ce sont d'abord et avant tout ces initiatives locales qui représentent la vie de l'association. Ce sont elles qui permettront ou non le développement de CdEP. A nous de les valoriser et de les soutenir.

Le **site Internet** est opérationnel depuis l'automne. Il prend progressivement du contenu. Mais son responsable se sent encore bien seul pour gérer à la fois sa présentation et son contenu. N'hésitez pas à apporter encore plus votre contribution à ce qui est à la fois une vitrine de CdEP et un outil indispensable de communication entre nous et autour de nous. Pensez à alimenter le calendrier, mais aussi le forum, la rubrique culture, etc...

La revue *Lignes de crêtes* devrait trouver son rythme de croisière. N'hésitez pas à faire vos remarques, à proposer votre aide en suggérant des thèmes de réflexion, en envoyant des textes pour alimenter le site ou la revue, en faisant connaître la revue autour de vous, en devenant « correspondant » d'une des rubriques.

Les participants ont pu repartir avec **des dépliants et des exemplaires du premier numéro de la revue** qu'ils utiliseront pour faire de la publicité à l'association et montrer que leurs initiatives locales se situent dans un cadre plus large.

Cet été un certain nombre de sessions vous seront proposées. Deux d'entre elle sont particulièrement importantes pour la vie de CdEP :

La rencontre du **SIESC à Strasbourg, du 22 au 27 juillet,** sur le thème de la citoyenneté. C'est à la fois une occasion de réfléchir avec l'aide de conférenciers réputés, sur un thème important dans la formation de la jeunesse et, bien sûr, de rencontrer d'autres enseignants venus de différents pays européens.

La rencontre des « animateurs », du 24 au 26 août à Issy-les-Moulineaux. Sont invités tous ceux qui tiennent à la vie de l'association et souhaitent réfléchir à la meilleure façon d'arriver à faire avancer notre projet.

Préparation de 2010

Dès demain, un groupe de travail devrait se mettre en place autour de ceux qui ont animé la session de Bayeux l'été dernier pour lancer les premiers jalons d'une **« session des actifs » pour l'été 2010**.

Très prochainement, nous fixerons aussi **la date et le lieu de la prochaine assemblée générale**[1]. Nous accueillons toutes les suggestions pour organiser autour de cette assemblée générale une rencontre aussi attrayante que possible. Mais il va falloir décider très vite si on veut éviter les problèmes d'hébergement, car de nombreux lieux sont retenus un an à l'avance.

Avec l'aide de tous, et de l'Esprit Saint, nous espérons arriver à relever ce double défi.

Anne-Marie Marty
Présidente

1/ Vraisemblablement les 17 et 18 avril 2010 en région parisienne

Rencontres locales

Sur CdEP-asso.org, on trouve un calendrier des différentes rencontres locales ou régionales et certains comptes rendus éventuellement illustrés de photos en couleur. D'autres échos sont publiés dans différents bulletins locaux. Voici trois exemples très différents, pour illustrer le foisonnement de la vie de CdEP.

Une réunion de rentrée à Marseille, une réunion d'équipe en région parisienne qui s'inspire d'un texte paru dans *Trajets* et sur notre site, et une rencontre de Noël à Saint-Étienne dont nous ne donnons ici, faute de place, que quelques extraits. D'autres rencontres auraient mérité une place ici, en particulier celle du diocèse de Créteil autour de son évêque, début février.

Réunion de rentrée à Marseille

*Les membres de six équipes des départements des Bouches-du-Rhône, du Var, du Vaucluse et des Alpes du Sud, ainsi que des isolés étaient conviés à cette journée de rentrée. Après un travail en groupes, sur le thème de la session de Bayeux : **Vie professionnelle, vie privée**, d'où sont ressorties un certain nombre d'affirmations et de questions, l'assemblée a fait des choix de thèmes à traiter pendant l'année.*

La rencontre s'est terminée par une célébration. La prière universelle ci-dessous indique bien l'esprit des participants :

Seigneur, apprends nous à mieux gérer nos emplois du temps ;
vie professionnelle, vie associative, vie de prière…
Désir de tout assumer ! Désir de faire le mieux possible !
Seigneur apprends-nous la sagesse et le discernement.
Seigneur nous t'en prions.

Nous désirons que nos vies soient plus douces et conviviales
Seigneur apprends-nous la gratuité dans nos relations humaines.
Seigneur nous t'en prions.

Nous avons beaucoup parlé de renoncement :
le renoncement volontaire en laissant la place aux autres,
le renoncement « imposé » (maladie, limites physiques).
Seigneur aide-nous à accepter ces nouvelles situations.
Seigneur nous t'en prions.

Plusieurs d'entre nous ont pu participer aux cercles de silence.
Croyants ou incroyants, nous manifestons notre indignation
face aux lois en cours qui ne respectent pas
le droit des familles immigrées.
Seigneur nous te prions pour toutes ces familles
et pour les responsables politiques qui élaborent ces lois.
Seigneur ouvre nos cœurs vers plus de fraternité.
Seigneur nous t'en prions

Peltre : Jean-Marie Bour, Daniel Moulinet, Philippe Marniquet

Enseignement et spiritualité à Paris

Quel sens a pour Dieu d'enseigner telle discipline ? Cette phrase, extraite d'une lettre écrite par Yves Calais écrite à la suite de l'assemblée générale de Marly-le-Roi en 2007 * a servi de point de départ à une réunion de l'équipe des retraités de l'Union Parisienne.`

Yves Calais s'adresse d'abord aux aumôniers qui, dans leurs interventions à Marly, ont placé l'enseignement dans la perspective de la relation à l'autre dans sa dimension humaine. Il veut aller plus loin en posant, à partir de l'expérience professionnelle des enseignants, la question du sens que peut revêtir le choix et la pratique d'une discipline particulière : « *Quel sens a pour Dieu d'enseigner telle discipline ?* » Il y a de l'audace dans la formulation de la question, car chercher à connaître la pensée de Dieu sur une question aussi pointue est pour le moins difficile et aléatoire ! Pourtant il est essentiel que les travailleurs intellectuels que sont les professeurs réfléchissent à tous les aspects de leur vie professionnelle et que les enseignants chrétiens situent cette réflexion dans la perspective d'une participation à la création.

L'activité créatrice de l'Homme, l'idée que « *Dieu crée l'Homme créateur*» est aujourd'hui une idée reconnue comme en témoignent les commentaires ecclésiaux de la parabole des talents. Quelle relation y a-t-il ou peut-il y avoir entre la discipline que nous enseignons et notre foi ? En quoi cette discipline peut-elle contribuer à transformer le monde ?

Quelle relation y a-t-il ou peut-il y avoir entre la discipline que nous enseignons et notre foi ?

Dans les **sciences physiques** par exemple, on aborde les problèmes de temps et d'espace qui conduisent à réfléchir aux questions de la mort, de la vie éternelle, de la résurrection. La vie et la mort sont liées au temps. Quel lien peut-il y avoir avec la résurrection ? Notre foi, sans être proclamée, peut-elle transparaître à travers nos réponses ?

Quelle vérité émerge du travail des chercheurs ? En fait, surtout la constatation que la vérité est un objectif qui se dérobe sans cesse et que nous n'atteignons pas. Pourtant nous progressons dans l'intelligence de l'univers, et il ne faut pas renoncer à le connaître et à le comprendre.

Les **disciplines littéraires** contribuent de même à rendre le monde plus intelligible : par l'étude du langage, la linguistique et la réflexion sur la langue, c'est-à-dire comment l'Homme parle. Mais aussi ce que l'Homme dit sur lui-même, sa parole orale et écrite et les œuvres des grands auteurs. Étudier un texte ou, comme le disait Yves Calais dans une discussion, faire une version latine, est une œuvre de charité, car il s'agit d'entrer dans la pensée de l'autre. Ce n'est plus seulement un travail de traduction ou d'explication, mais une véritable rencontre, un effort de compréhension et d'oubli de soi.

Dans ce sens, l'**histoire** est aussi une œuvre de charité, comme l'expliquait Henri-Irénée Marrou. Parler du passé, faire l'effort de rencontrer les hommes d'autrefois, de retrouver ce qui donna sens à leur pensée et à leurs actes. Elle est en même temps un exercice de rigueur, de respect des sources et même de modestie, car la vérité historique n'est pas plus facile à atteindre que la vérité scientifique !

Quelle que soit la discipline, les questions posées peuvent-elles entraîner les élèves vers une recherche sur le sens de leur propre vie ? Ne serait-il pas plus honnête de leur dire d'emblée d'où nous leur parlons, c'est-à-dire quelles sont nos appartenances religieuses ou pourquoi pas politiques quand nous enseignons la littérature ou l'histoire ? On peut aussi penser qu'il est préférable de taire sa foi car les inconvénients d'une telle déclaration sont nombreux : risquer d'influencer les élèves ou au contraire de susciter une réaction négative de leur part ou de la part de leurs parents. La question de la laïcité et la nécessité de séparer les différents domaines de la pensée se pose ici.

Par une recherche et un enseignement menés avec rigueur et qui séparent les plans, on participe au dessein de Dieu. Il n'est pas nécessaire d'expliciter notre foi. La vision chrétienne de l'Homme est une vision humaniste et elle a formé notre esprit. Ce qui importe, c'est de bien faire l'Homme en transmettant à nos élèves les qualités d'honnêteté intellectuelle, de conscience professionnelle, en contribuant à les rendre aptes à avoir une culture, à faire des choix éthiques, à participer à la transformation du monde, c'est-à-dire faire des hommes dans la plénitude du terme, avec l'espérance que tout ce que nous avons pu leur enseigner les amène à chercher eux-mêmes le visage de Dieu.

Laure Caumont

Pour l'équipe des Retraités de l'Union Parisienne

* Trajets *n° 2 / 2008, p. 37.*

Noël à Saint-Étienne

Le 13 décembre 2008, pour la fête des Chrétiens dans l'Enseignement Public de la Loire, nous étions nombreux pour écouter notre collègue Albert Moyne qui, tout en étant professeur, a participé à une formation de conseiller familial et conjugal. Membre de l'École des parents de Saint-Étienne, il fut détaché par le Ministère. Revenu à Saint-Étienne à l'âge de 66 ans, il participe sur le plan local au Conseil Conjugal et Familial. Aussi, tout naturellement, lui avons- nous demandé de nous parler des problèmes actuels de la famille.

Sociologie

Il y a quelques années, il y avait un couple divorcé sur cinq à la campagne, et un couple divorcé sur trois à la ville. Aujourd'hui, on compte un couple divorcé sur trois à la campagne et un couple divorcé sur deux à la ville. Il y a trois millions de familles monoparentales et un million de familles recomposées. Un enfant sur quatre ne vit pas avec ses deux parents.

Est-ce que la famille n'existe plus, ou bien est-ce la recherche d'un nouveau modèle à la place du modèle traditionnel, grands-parents, parents, enfants ? On peut comparer cela à certains tableaux de Picasso, où ce qui est peint peut être vu de différents points de vue. On observe un glissement de la paternité toute-puissante à l'autorité parentale conjointe.

Second mariage

Après avoir étudié, d'une part, les remèdes de la société aux difficultés des familles et d'autre part, l'aide que le conseiller peut apporter aux parents, Albert Moyne ajoute :

Tout être a droit au bonheur et certains, déçus par un échec, recherchent le bonheur dans une seconde union. Une des conditions de réussite est d'avoir fait à peu près la paix avec son premier conjoint. Il faut analyser les échecs et réfléchir à ce qui s'est mal passé. On doit veiller aussi à l'équilibre du couple par rapport aux enfants du premier lit ; on a souvent tendance à favoriser ses propres enfants. Chaque parent doit être capable d'assumer le rôle d'affection et le rôle de l'autorité, de l'interdiction. D'autre part, le parent naturel doit pouvoir rester le responsable de l'enfant. Le plus difficile est le problème de la garde des enfants : pendant les vacances, garde alternée, etc. Mais pas de garde alternée avant six ans, cela serait préjudiciable pour l'enfant. Certains jugent très sévèrement les divorcés remariés et pensent qu'ils n'ont pas droit à l'erreur. Cependant, ils sont maintenant accompagnés avec un peu plus d'humanité, et une seconde union réussie est peut-être le fruit du tâtonnement expérimental de la première.

Après cette conférence très riche, Albert Moyne et son épouse ont illustré certaines difficultés du couple en nous interprétant quelques pages de Délire à deux, *un dialogue de Ionesco plein d'humour.*

Christiane Guigon

Un Christ vulnérable

Vulnérable et méconnaissable, voici l'homme que l'on a élevé, hissé et juché sur un podium pour que toute la foule puisse mieux le voir, même de loin, et le contempler dans son ultime dénuement, quand il devient figure de l'avilissement causé par les hommes qui possèdent force et pouvoir.

Ce portail en bronze a été sculpté par un artiste allemand, Fritz Feer, entre 1961 et 1963, au moment où il fallait reconstruire l'église Sainte-Catherine de Hambourg qui avait été détruite en 1943 par les bombardements dus à la dernière guerre. Peut-être a-t-il voulu suggérer à travers cette composition une lecture des événements récents qui avaient amené l'Allemagne à persécuter les opposants au régime nazi. Il est évident que l'on peut transposer à toutes les victimes de la barbarie ce qui est appliqué ici à Jésus.

Vulnérable et impuissant, Jésus a les mains liées comme le dit précisément l'Évangile : "La milice avec son commandement et les gardes des Juifs saisirent donc Jésus et le ligotèrent" (Jn 18,12). Ce détail n'est pas anodin car il renvoie à la mémoire le souvenir d'Isaac qui, lui aussi, fut ligoté sur le bûcher avant qu'un ange n'intervienne pour désigner à sa place un bélier. Mais ici aucune main divine ne viendra le libérer.

Il se tient debout très droit, comme planté, acculé à un peloton d'exécution qui tiendrait toute la place de la plaque lumineuse qui reflète la lumière. Il est livré à la haine humaine, à la masse indistincte de ceux qui demandent, en hurlant, sa mort. Non, justement, la masse n'est pas si indistincte puisqu'elle laisse bien voir les bras levés et les poings assemblés comme tous ceux qui acclamaient le dieu qui leur promettait hier un empire éternel et une domination universelle à condition de dénoncer les innocents pour les anéantir. Qui aurait pu lutter contre cette horde déchaînée et dressée contre le pauvre, dont les cris sont étouffés par les cantiques païens qui célèbrent leur culte de l'Homme en mettant à mort l'homme vulnérable ? Visages identiques modelés par la propagande, ils se tiennent tous unis en un chœur mortifère dont on croit encore entendre les voix.

Au même niveau que le condamné se tient celui qui a le pouvoir de décision : c'est Pilate. Il pointe du doigt l'accusé pour dire à la foule : voici votre roi, roi de dérision fait pour recevoir tous les persiflages des cœurs de pierre, insensibles à la pitié mais excités par une jalouse rage qui les fait jouir du spectacle. Un homme est livré à leurs harcèlements et à leurs égarements. Ce doigt que le polissage du bronze a rendu si brillant est troublant car, vu de loin, il prend la forme d'un revolver prêt à donner la mort.

Dans une position intermédiaire, on remarque des hommes armés de lances, ceux-là même qui avaient suscité l'étonnement de Jésus : "Comme pour un bandit vous êtes partis avec des épées et des bâtons pour vous saisir de moi ! Chaque jour j'étais dans le Temple assis à enseigner et vous ne m'avez pas arrêté…" (Mt 26,55). Leurs lances dressées vers le ciel relaient le cri des hommes : À mort, à mort.

Vulnérable comme l'agneau qui est représenté dans la partie supérieure du portail, fragile à l'image de l'agneau de l'Apocalypse qui a dû livrer le combat contre les bêtes effrayantes, le dragon et la bête à la plaie mortelle qui guérissait sans cesse : ainsi apparaît Jésus (Ap 12,3 et 13,11).

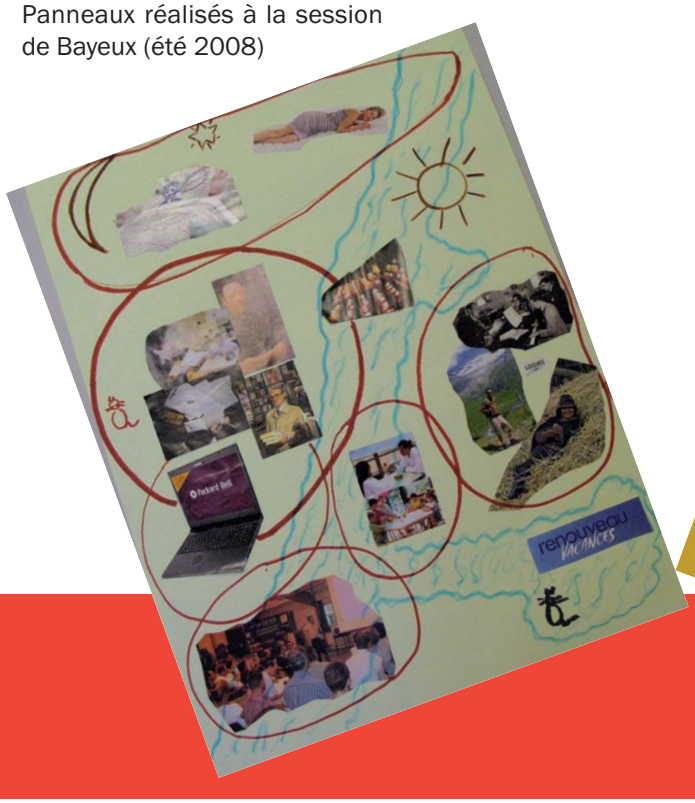
C'est pourquoi le sculpteur a fait le rapprochement entre cette scène de condamnation, dont tous ceux qui passaient devant cette église pouvaient immédiatement évoquer dans leur mémoire le souvenir vécu de ce qu'elle signifiait, et l'agneau vainqueur au milieu de la Jérusalem céleste. La ville est représentée par des tours qui portent à leur base des portes bien dessinées : elles sont douze comme le précise la description de l'Apocalypse, ce chiffre symbolique évoquant les douze tribus d'Israël ou les douze apôtres (Ap 21,21).

Vulnérable comme l'agneau offert en sacrifice, vulnérable comme le condamné qui offre sa vie dans la solitude pour sauver le monde, mais victorieux dans le cœur de Dieu !

Christine Pellistrandi

Portail en bronze de l'église Sainte-Catherine de Hambourg, sculpté par Fritz Feer, artiste allemand

Panneaux réalisés à la session de Bayeux (été 2008)



Enveloppe carême jetée dans la revue

Comité de Rédaction :

Christine Antoine
Suzanne Cahen
Bernard Caillierez
Pierre Darnaud
Michel Dupont
Francis Filippi
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Philippe Leroux
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Cathy Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier
Marie-Françoise Tinel

Collaborateurs :

Christine Pellistrandi : iconographie
Claude Ollivier : discographie
Georges Million et Dominique Thibaudeau : dessins
Christine Paoletti et Françoise Pontuer : secrétariat
Claude Wiéner et Andrée Fabre : relecture

Chrétiens dans l'Enseignement Public - Secrétariat : 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél : 01.43.35.28.50 - site électronique : http//www.cdep-asso.org/